

# Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette

## SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



Septembre  
2002

Bureau de dépôt 4900 SPA

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77 b

4900 SPA

33e année

Septembre 2002

**BULLETIN N°111**

**Sommaire**

– Vernissage de l'exposition "Le Choix d'une Reine": discours	Dr A. Henrard M.-Ch. Schils	99
– Fagne Maron au temps passé (6 <sup>ème</sup> partie)	A. Andries	102
– Le Grand Hôtel Britannique: notice historique	G. Bedoret	118
– Metternich et la Comtesse de Lieven à Spa	A. Doms	131

Éditeur responsable: Mme Juliette COLLARD, 57 Boulevard Renier– 4900 Spa – Tél.: 087/77.33.56

Tirage trimestriel du bulletin: 500 exemplaires.

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

*Avec le soutien de la Communauté Française (Ministère de la Culture et des Affaires Sociales).*

*Avec l'appui financier de la Ville de Spa et de son Centre Culturel.*

Illustration de couverture:

Affiche réalisée par M. René Sart à l'occasion de l'exposition "*Le choix d'une reine*"

**GESTION DES MUSEES**

L'ASBL "Histoire et Archéologie spadoises" assure la gestion et la mise en valeur du Musée de la Ville d'Eaux et du Musée Spadois du Cheval en vertu d'un accord conclu avec la Ville de Spa.

Adresse des musées: avenue Reine Astrid, 77b à 4900 Spa (tél.: 087/77.44.86)

Heures d'ouverture:

- En avant-saison (du 16 mars au 30 juin) et en arrière-saison (du 1<sup>er</sup> octobre au 30 décembre), *UNIQUEMENT* les week-ends de 13h30 à 17h30.
- En saison (du 1<sup>er</sup> juillet au 30 septembre), *TOUS LES JOURS* de 14h30 à 17h30.

**COTISATION 2002**

La cotisation d'un montant de 15 € couvre l'abonnement annuel aux bulletins trimestriels édités par l'ASBL et accorde le libre accès aux Musée de la Ville d'eaux et Musée Spadois du Cheval aux membres-cotisants et à leur famille vivant sous le même toit et ce, tout au long de l'année en cours.

**LISTE DES NOUVEAUX ABONNES (arrêtée au 15 juillet 2002)**

Mr Warnauts Marc-Renier	Me Simonis Jacques	Mr et Mme J.P. Talbot
Mr et Mme Guillaume Marcel	Me Jean Annick	Mme Mahaim
Mme Bellefontaine	Mr et Mme Deby	Mr Van Steenberghe
Mr Brodur Gérard		

**DONS**

Mme Peuplier: 15 €	Mr Roger Gaspar: 2,50 €	Mr Pierre-Louis de Leuze: 10 €
--------------------	-------------------------	--------------------------------

**ANCIENS BULLETINS**

La plupart des bulletins édités depuis leur parution peuvent être obtenus auprès de l'ASBL au prix de 3,75 €. Le compte bancaire de l'ASBL est 348-0109099-38.

**Un nouveau site internet sur l'histoire de Spa**

M. Guy Peeters, passionné de l'histoire de Spa, qui a publié dans *Histoire et Archéologie Spadoises* quelques articles, essentiellement sur des personnalités et des écrivains français du XIXème siècle qui ont rendu visite à Spa et sur le Spadois Alexandre Delhasse nous écrit:

"Je me permets de vous signaler, parce que je crois que cela pourrait intéresser quelques-uns de vos lecteurs, que je suis occupé, en amateur peu expérimenté, à encoder plusieurs de mes articles sur le Web. Y sont déjà présents: *Montaigne et les bains de Spa; Marmontel, le "père" d'Annette et Lubin; Les Hugo à Spa*, etc... et la courte biographie que j'ai consacrée à Georges Spailier (*Georges Spailier, le grand-père tranquille*).

Adresse du site, qui n'est pas encore référencé sur les moteurs de recherche:

<http://www.multimania.com/histoirespadoise>

*LE CHOIX D'UNE REINE – MARIE-HENRIETTE A SPA*

*Exposition Souvenir du Centenaire du décès à Spa de la seconde Reine des Belges*

---

Je tiens avant tout à remercier Monsieur le Juge de Paix Doyen et Monsieur le Greffier Breuer qui nous permettent de bénéficier de ce local magnifique qui fut le salon de la Reine. Merci aussi à la Ville de Spa, à son Bourgmestre Monsieur Joseph Houssa, à nos Echevins parmi lesquels Madame Henrard-Sequaris, Echevine de la Culture: ils font confiance à notre association "Histoire et Archéologie Spadoises" et nous soutiennent financièrement. Tout récemment, ils ont accepté l'engagement d'une assistante pour seconder nos conservatrices. Merci aussi au service des plantations de la Ville qui aménage les alentours de la Villa Royale et qui nous a aidés à déplacer des pièces pesantes.

Il serait injuste d'oublier le soutien de la Communauté française, la collaboration du Centre Culturel spadois et l'aide fournie par le Service des Affaires culturelles de la province de Liège. Merci aussi aux membres de notre association et aux firmes qui ont sponsorisé notre entreprise. Nous devons souligner que les auteurs des photographies des lieux de mémoire sont Monsieur Jean Toussaint et Monsieur Togaert, de Photopost.

Sur le plan pratique, Monsieur Donald George s'est chargé de la conception de nos différents documents. Citons aussi Monsieur Marcel Piroton qui nous prête une vitre de grande dimension permettant de présenter la traîne de la Reine.

Il nous est impossible de citer les nombreux prêteurs à qui nous sommes reconnaissants de leur participation et de leur confiance. Nous citerons seulement la famille du baron Goffinet, Monsieur le Doyen Vandebosch et la Fabrique d'Eglise de Spa. La liste des prêteurs et celle des diverses institutions étrangères et belges qui ont tenu à participer figure elle aussi dans le catalogue.

En raison des efforts considérables réalisés dans les domaines les plus variés, nous remercierons pour terminer:

Madame Marie-Thérèse Ramaekers, conservatrice

Madame Marie-Christine Schils, conservatrice adjointe

Madame Annick Pottier, notre nouvelle collaboratrice

Monsieur Luc Baronheid qui s'est chargé surtout des relations avec les firmes qui nous soutiennent

Monsieur Marc Joseph, secrétaire de notre asbl, qui a œuvré dans les domaines les plus divers

Messieurs Jean Toussaint et Jean-Marc Monville

Mesdames Monique Caro et Marcelle Laupies

Madame Annette Toussaint, pour sa participation à la réalisation du catalogue  
le baron Damien Goffinet  
et enfin, pour la réalisation technique, Messieurs Patrick Charlier et José Boulanger.

Je cède maintenant la parole à Madame Marie-Christine Schils, Conservatrice adjointe, licenciée en Histoire de l'Art et Archéologie. Elle esquisse pour nous la personnalité de la reine Marie Henriette.

Dr A. Henrard

Mesdames, Messieurs,

Celle qui nous réunit aujourd'hui serait probablement un peu étonnée de nous voir rassemblés ici pour commémorer le centenaire de son décès.

Et pourtant, quoi de plus normal que ce soit à Spa, dans sa ville d'élection, que l'on se souvienne de cette souveraine oubliée par le plus grand nombre.

Elle n'a pas choisi de naître en Hongrie ni de vivre à Bruxelles auprès d'un mari humiliant. En revanche, c'est ici qu'elle a voulu terminer une vie jalonnée de drames et de déceptions.

Lorsque l'archiduchesse Marie-Henriette-Anne d'Autriche arrive en Belgique en 1853, elle n'a pas 17 ans. C'est une jeune fille gaie et enjouée, difficile à imaginer lorsque l'on voit ses portraits d'âge mûr ou que l'on parcourt les « Pensées et souvenirs » qu'elle a rédigés au soir de sa vie.

Elle est déjà réputée pour ses talents d'écuyère et une contemporaine parle du « mariage d'un palefrenier et d'une religieuse », la religieuse étant le duc de Brabant. Cette union, dictée par des visées diplomatiques, est vouée à l'échec. Jamais, leurs caractères ne s'accorderont et l'encombrant génie de Léopold II aura raison de l'enthousiasme de la jeune femme.

« Avoir une vie de reine » est une expression populaire qui n'a certes pas été inventée pour Marie-Henriette. Son rôle de souveraine, limité par l'intransigeance de son époux, consiste essentiellement en démarches charitables. De nature compatissante, elle remplit son rôle à merveille et continuera jusqu'à son dernier souffle à s'intéresser au sort des enfants malheureux et des personnes âgées.

Un destin fatal s'acharne sur son entourage. Elle voit disparaître successivement son fils unique et son neveu Baudouin, tous deux héritiers présomptifs du trône. L'assassinat de son beau-frère Maximilien, l'instabilité mentale de sa belle-sœur Charlotte et le suicide, à Mayerling, de son beau-fils Rodolphe ne font qu'alourdir son chagrin.

Nous n'étions pas à l'ère des paparazzi et la mémoire collective a oublié ses faits et gestes. Pourtant, devenue reine, elle en accomplira qui seront encensés lorsque Elisabeth ou Astrid les poseront à leur tour.

Vous pourrez découvrir d'autres facettes de sa personnalité attachante tout au long de l'exposition que nous avons le plaisir de vous présenter aujourd'hui.

D'une ampleur inhabituelle pour notre musée, cette manifestation est le fruit d'un travail d'équipe de longue haleine réalisé par les membres de l'ASBL Histoire et Archéologie spadoises.

Si nous devons déplorer la destruction des archives de la ville de Budapest ou encore la défection tardive du musée instrumental de Bruxelles, nous pouvons surtout nous féliciter d'avoir rencontré beaucoup d'enthousiasme et d'engouement pour notre projet. De nombreuses personnes nous ont aidés efficacement et ont accepté de nous faire confiance.

Ainsi, la proportion importante d'objets de collections privées est à souligner, de même que leur caractère inédit. En effet, certaines pièces, et non des moindres, sortent pour la première fois de leur écrin. La plupart des souvenirs liés à la reine Marie-Henriette sont à son image, discrets et souvent attendrissants. Ils racontent une vie empreinte de piété et de compassion, un amour de la nature sous toutes ses formes, un cheminement vers la simplicité et la sagesse.

Nous nous trouvons dans la salle dite « des fêtes ». Il s'agit du seul endroit préservé, du seul vestige ayant échappé aux transformations successives que la Villa royale a subies. C'est ici que la dépouille de la reine fut exposée lors de son décès. Le 19 septembre prochain, il y aura exactement cent ans, qu'au premier étage de l'aile centrale s'éteignait la deuxième reine des Belges, entourée du respect et de l'affection réelle des quelques familiers, qui l'avaient suivie dans sa retraite. Puisse notre exposition raviver son souvenir dans la mémoire de ses concitoyens.

Pour terminer, j'aimerais m'associer à Mme Ramaekers, la Conservatrice pour exprimer notre reconnaissance à Luc Baronheid pour son énergie communicative, à Donald George pour son professionnalisme, à Patrick Charlier pour son ubiquité, à Marc Joseph pour son efficacité discrète, à Marcelle Laupies pour son dévouement habituel, à Jean Toussaint pour sa disponibilité constante et, enfin, aux conjoints des membres les plus actifs pour leur patience et leur compréhension.

Je vous remercie.

M.-C. Schils

Conservatrice adjointe

### **ERRATA au bulletin 110 de juin 2002**

Page 52, 4<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> lignes: BORINGTON au lieu de BOMINGSON et

DARENBERG au lieu de DAREMBERG

Page 78, ligne du bas: OSTERRIETH au lieu de AOSTERIETH

Page 92, fin de 11<sup>o</sup>: chouette effraie au lieu de COUETTE ORFRAIE

## *FAGNE MARON AU TEMPS PASSE*

---

### *SIXIEME PARTIE: LA SECONDE MOITIE VINGTIEME SIECLE*

Les cinquante dernières années du site de Fagne Maron ont été marquées à la fois par le morcellement des composantes du domaine unifié jadis par Albert de Damseaux et Catherine Hayemal, mais aussi par la remarquable restauration de chacune de ces composantes par les propriétaires actuels. Nous allons suivre, dans l'ultime partie de cette chronique, le sort de chacun des grands bâtiments existant sur le site, y compris l'ancien château de Mariamont (actuellement appelé *Le Vert Buisson*) situé au lieu-dit voisin de *Pré Mack* mais dont l'histoire, nous l'avons vu, fut intimement mêlée à celle de Fagne Maron.

#### **1. La ferme actuellement dite "du comptoir"<sup>1</sup>**

Cet ensemble architectural pourra, quant à l'essentiel, n'être cité que pour mémoire étant donné que, dans la section 1 de la cinquième partie de cette chronique<sup>2</sup>, nous avons déjà débouché sur l'acquisition et l'aménagement du bien par son propriétaire actuel. Tout au plus pourrions-nous compléter ces informations par la mention de l'aménagement, à l'étage du bâtiment rural principal, d'une habitation avec passerelle d'accès vers l'arrière pour le fils des époux Léonard et de l'agrandissement de l'ancienne laiterie en maison d'habitation pour leur fille. Le doublement du volume de ce bâtiment originairement fort petit, a été fait dans un style nettement différent selon la théorie actuelle des services urbanistiques qui prônent la visibilité des ajouts faits aux constructions anciennes.<sup>3</sup> Cette laiterie avait déjà été aménagée (plutôt sommairement) en habitation par le peintre français Alain Hector, amoureux de notre région, qui l'avait occupée six mois en 1979, et plus conséquemment par le beau-frère de Madame Léonard au début de son mariage; ce personnage, devenu le bien connu et très créatif président du syndicat d'initiative de La Reid, n'est autre que Michel Mathieu.

#### **2. Le château et ses dépendances: la période Labé**

Ayant suivi les modes étrangères des styles Tudor et néo-normand dans ses deux premières périodes, le château de Fagne Maron allait enfin connaître, avec son nouveau propriétaire, le notaire Emile Labé, une rénovation dans un style propre à notre région. Ce troisième maître d'œuvre allait en effet s'inspirer du style de l'antique château de Montjardin situé à Remouchamps, soit à une lieue environ à vol d'oiseau.

---

<sup>1</sup> Alex Gonay, le très actif et célèbre historien theutois a publié dans le numéro de juin 2002 du "Pays de Franchimont" une synthèse libre des passages de la présente chronique se rapportant à cette ferme et à l'origine de son appellation actuelle.

<sup>2</sup> H.A.S., juin 2002.

<sup>3</sup> Ce ne fut heureusement pas le cas pour la belle "Ferme de la Carrière" située à Hestroumont dont l'agrandissement a été parfaitement intégré dans l'unité de la construction originale. Celle-ci a ainsi gagné en prestige par l'harmonie de l'ensemble.



1. Ancienne laiterie de la ferme actuellement dite «du comptoir» doublée de volume par la famille Léonard à usage d'habitation (photo de l'auteur)



2. Les anciennes dépendances du château de Fagne Maron telles que transformées par le notaire Emile Labé et son épouse (photo de l'auteur)



Comment ce rebatisseur allait-il intervenir dans l'histoire du domaine?

Nous avons déjà vu que le notaire Labé avait, comme notaire de la "*Belgique Industrielle*" instrumenté avec ses confrères Braas et Guyot l'acte par lequel, en 1967, cette caisse d'assurances avait acheté le château à Edmond Minette.<sup>4</sup> Mais en réalité, il s'était déjà intéressé au site de Fagne Maron par un tout autre biais que nous allons retracer.

Fils de l'industriel liégeois Marcel Labé dirigeant une fabrique de câbles de mine et d'une mère hesbignonne, Gabrielle Lantin, il était né à Liège le 22 juillet 1927. A la déception de son père, n'éprouvant guère d'attrait pour les mathématiques, il entreprit un doctorat en droit et une licence en notariat à l'Université de Liège. En 1956, il put ainsi reprendre l'étude liégeoise de Me Pirlot. Dans les années suivantes, il rendit de fréquentes visites à une jeune fille prénommée Claudette, fille du miroitier liégeois Paul Maretti qui possédait une maison de campagne à Jehoster.<sup>5</sup> Résolu à se marier, le futur couple se mit en quête d'une habitation proche de celle de la famille Maretti et c'est ainsi qu'il apprit qu'Edmond Minette était disposé à vendre les anciennes écuries et remises du château de Fagne Maron ayant servi de conciergerie.

L'endroit leur plut et, bien que les bâtiments fussent en fort mauvais état, ils les achetèrent avec un hectare de terres en 1959.<sup>6</sup> Dès avant leur mariage qui eut lieu en octobre 1960, ils en firent l'habitation pleine de charme que l'on connaît maintenant à ceci près qu'ils lui ajoutèrent encore une tour en 1965.

Nous avons vu que les difficultés financières d'Edmond Minette le contraignirent à vendre des parcelles de sa propriété au fur et à mesure de ses besoins d'argent. Ceci permit au notaire Labé, tout comme à l'autre voisin du domaine (l'ancien ministre Jacques Vanderschueren qui s'était construit une résidence à Banoyard), d'agrandir progressivement la leur. Pour sa part, le notaire fit au total vingt opérations immobilières avec le propriétaire du château avant que celui-ci ne finisse par le vendre à *La Belgique Industrielle* en 1967.

Le projet de cette caisse d'assurances était d'en faire un centre de thermalisme en utilisant l'eau ferrugineuse provenant du pouhon situé sur le domaine. Elle eut toutefois à respecter le bail consenti par le vendeur aux autorités provinciales au bénéfice de l'Ecole d'agriculture. Le notaire Labé profita cependant de l'occasion pour convenir d'un échange avec le nouvel acquéreur. Les pensionnaires de l'école devaient en effet passer devant l'ancienne conciergerie pour accéder au château, ce qui était source de désagréments pour ses habitants. L'échange consista pour *La Belgique Industrielle* à céder au notaire l'assiette du chemin d'accès au château contre la construction, aux frais de celui-ci, d'un nouveau chemin privé reliant directement le château à la route vers La Reid.<sup>7</sup>

<sup>4</sup> Section 5 de la cinquième partie, H.A.S., juin 2002.

<sup>5</sup> A côté du domicile actuel de l'ancien secrétaire communal, Michel Vilvorder.

<sup>6</sup> L'acte de vente fut passé devant les notaires Grégoire et Detienne de Liège le 17 juillet 1959.

<sup>7</sup> Archives de l'ancienne commune de La Reid, cote 575.31; lettre adressée le 2 février 1968 par le notaire Labé au Bourgmestre avec plan du nouveau chemin. Cette voie d'accès qui existe toujours, n'est plus utilisée depuis que le notaire est devenu lui-même propriétaire du château.

L'étude de rentabilité du projet de centre de thermalisme s'étant révélée négative, *La Belgique Industrielle* se résolut à se défaire de son acquisition. Cette fois, le notaire Labé ne laissa plus passer l'occasion de régler définitivement ses problèmes de voisinage et se porta acquéreur du bâtiment avec son épouse Claudette Maretti. L'acte de vente fut passé devant le notaire Berger de Liège le 1<sup>er</sup> septembre 1970. Jacques Vanderschueren se portait de son côté acquéreur d'une dizaine d'hectares de bois situés entre le château et sa propriété. La ferme d'El Fagne fut quant à elle vendue à Louis Claessens et à son épouse dans les circonstances que nous verrons plus loin.

Lorsque le bail conclu avec la Province de Liège au profit de son Ecole d'agriculture vint à expiration en 1972, l'état de délabrement du château mit le nouveau propriétaire devant un choix difficile. Le restaurer dans ses dimensions de la période Trasenster aurait entraîné des frais exorbitants. Divers avis étaient en faveur de sa démolition complète. La solution retenue fut pragmatique et très prudente. La démolition des volumes assurément excédentaires fut entreprise en 1973 à l'intervention de la firme Jobé ayant son siège dans la périphérie liégeoise. Il se révéla rapidement qu'au lieu d'une démolition proprement dite, il s'agirait plutôt d'un démontage; les poutrelles métalliques qui formaient la carcasse du bâtiment étaient assemblées par des boulons qu'il suffisait de dévisser pour récupérer des longerons parfaitement réutilisables. La progression de ce démontage fit apparaître la maçonnerie du château primitif construit par Henri Hayemal. Emile Labé se passionna pour ce travail d'archéologie architecturale et, lorsqu'il réalisa la possibilité de dégager les volumes originels du bâtiment (nettement plus restreints), il devint clair pour lui que la sauvegarde du gros œuvre du premier château serait beaucoup plus intéressante qu'une reconstruction à partir de rien. Mais il fallait couvrir d'urgence les anciens murs pour éviter qu'ils ne tombent en ruine. Avec l'architecte liégeois Jean Renaud, il étudia la manière de poser sur l'ensemble une toiture d'un style compatible avec celui des châteaux les plus anciens de la région. Le permis de bâtir fut obtenu le 24 janvier 1977 et commença alors le double travail concommittant d'aménagement de la partie supérieure du château Hayemal et de poursuite du dégagement de sa partie inférieure.

A l'emplacement d'une partie des ajouts de Gustave Trasenster, deux grands garages en pierre furent construits. Le nouveau "château Labé" qui, des trois versions du château de Fagne Maron est assurément la plus conforme aux traditions locales, fut habitable en 1988, quinze ans après le début des travaux.

Il n'y a guère d'événements de la vie au château, assurément très discrète, qui ait eu d'écho dans la presse régionale. Une publication de ce genre conduit cependant à une constatation que le chroniqueur ne fera qu'en exprimant tout le respect que doivent inspirer les deuils familiaux. Les trois maîtres d'œuvre du château de Fagne Maron, Henri Hayemal, Gustave Trasenster et Emile Labé ont été frappés par la perte de jeunes enfants parmi leur descendance; Marie-Louise Hayemal (1 an), Eliane Minette-Trasenster (2 ans) et Laurent Labé (7 ans). Le quotidien *La Meuse* du 8 novembre 1990 rapporte en effet la "chasse tragique" au cours de laquelle le petit-fils d'Emile Labé, fils de Didier Labé, a été tué accidentellement



3. Les grands travaux du notaire Emile Labé au château de Fagne Maron : dégagement et rénovation du bâti primitif en concomitance avec le démontage des extensions faites par Gustave Trasenster (photo communiquée par le notaire Labé)



4. L'état actuel du château de Fagne Maron (photo de l'auteur)

d'une balle en pleine tête au cours d'une battue organisée dans la chasse privée louée par son grand-père dans les bois de Lébiole. Il importe de préciser que dans ce drame de la fatalité, aucun des chasseurs présents ne fut mis en cause.

### **3. El Fagne: Les périodes Claessens et Jamar de Bolsée**

Nous avons vu dans la cinquième partie de cette chronique<sup>8</sup>, que le 27 décembre 1967, la seconde épouse d'Edmond Minette, Veronica Lee, avait vendu à *La Belgique Industrielle* (également acquéreuse du château) la ferme d'El Fagne que son mari lui avait donnée et qu'elle avait réaménagée en maison de maître.

Un bail étant en cours concernant le château, la firme nouvellement propriétaire décida de mettre la ferme également en location. Le voisin du domaine, Jacques Vanderschueren dont nous avons déjà parlé, le signala à une de ses bonnes relations Louis Claessens, président du conseil d'administration du journal germanophone *Grenz Echo*. Celui-ci fut heureux de trouver pour sa nombreuse famille (3 garçons et 4 filles), une maison de campagne aussi grande et située de plus à proximité de la ferme-château de Bronrome appartenant à ses bons amis les de Kerchove. Il souscrivit donc un bail de 9 ans en 1969.

Qui était Louis Claessens?

Né à Verviers le 30 avril 1913, il était le fils d'un homme politique qui devint conseiller communal à Verviers en 1926, échevin de Heusy en 1933 et sénateur provincial de Liège de 1932 à 1939. A ce titre, son père s'était fait le défenseur des intérêts des cantons de l'Est et y avait donc de nombreuses relations.

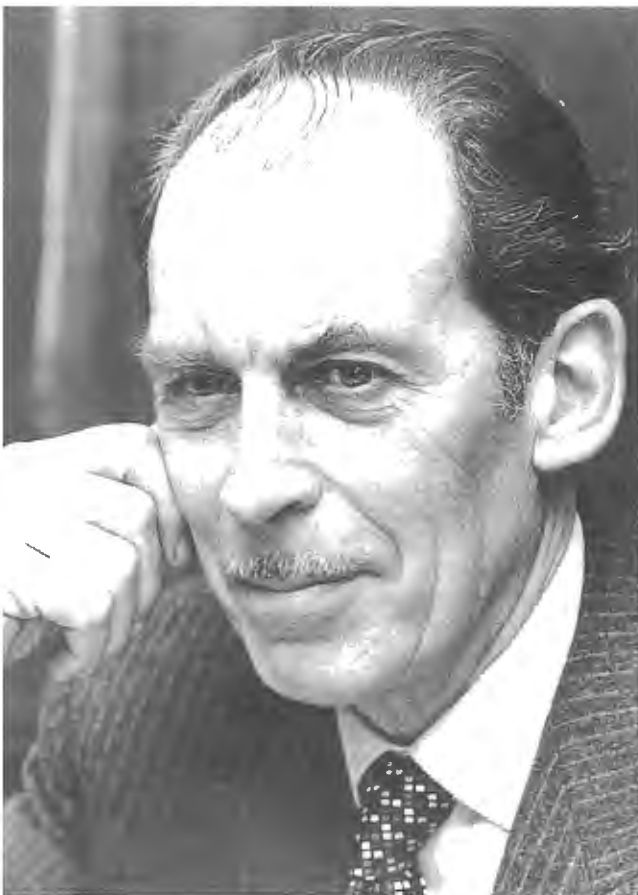
Louis Claessens avait fait des études d'ingénieur des mines à l'Université de Liège et avait épousé en 1939 Marie-Thérèse de Lamine de Bex, née à Liège le 16 mars 1917, qui était la belle-sœur de Christiane Trasenster et connaissait donc bien la famille des anciens châtelains. Ses beaux-parents étant très réticents à voir leur fille aller vivre sur des sites de charbonnage, Louis Claessens se reconvertit dans l'industrie en reprenant la direction d'une chapellerie à Ensival. Son ménage s'établit dès lors au château des Fawes qui appartenait à cette manufacture. Les relations de son père dans les cantons de l'Est lui permirent de devenir membre du conseil d'administration du journal *Grenz Echo* en 1959 et d'en devenir le président en 1963. A l'occasion du cinquantenaire de ce quotidien de langue allemande, il eut l'occasion de recevoir le Premier Ministre Léo Tindemans le 6 octobre 1977. Il faut savoir que toute la famille Claessens avait dû se réfugier pour deux ans dans le Sud de la France le 10 mai 1940 à cause des positions antinazies qu'avait prises le sénateur de Liège. Celui-ci faisait en outre partie du réseau *Socrate* au moment de l'invasion allemande. C'est en zone libre que naquit le fils aîné de Louis et de Marie-Thérèse qui fut baptisé Jean-Louis.

Quand Louis Claessens, son épouse et sa nombreuse progéniture s'installèrent à *El Fagne*, ils trouvèrent dans les deux premières parties de l'enfilade d'anciennes maisons mitoyennes, une habitation cossue avec de jolis papiers peints aux murs et du tapis plein partout. Le nombre de chambres était

<sup>8</sup> H.A.S., juin 2002: voir la section 5.



5. Le notaire Emile Labé et son épouse Claudette Maretti  
(photo communiquée par eux)



6. et 7. Louis Claessens et son épouse Marie-Thérèse de Lamine de Bex  
(photos communiquées par Jean-Louis Claessens)

cependant insuffisant et la salle à manger trop exigüe. On utilisa provisoirement l'ancienne maisonnette du jardinier comme logement pour les trois garçons qui la baptisèrent *El Fagnette*. Dans la troisième partie des bâtiments, on démonta l'arcade de la porte cochère et on en mura l'ouverture pour y installer une nouvelle cuisine et une grande salle à manger tandis qu'à l'étage de nouvelles chambres étaient aménagées.

Louis Claessens engagea ces travaux bien qu'il ne fut encore que locataire des lieux. Mais sa famille s'était tellement attachée à Fagne Maron que lorsque *La Belgique Industrielle* décida de se défaire de toutes ses acquisitions sur le lieu-dit, il se présenta comme acheteur et l'acte de vente fut signé devant les notaires liégeois Didier et Labé le 27 août 1975.

Louis Claessens n'avait plus que 5 ans à vivre. Il mourut subitement le 9 mars 1980 d'une rupture d'anévrisme pendant une partie de cartes au club de golf du Sart-Tilman. Son épouse devait décéder au même âge que lui (67 ans) le 11 novembre 1984 des suites d'un cancer.

La propriété d'El Fagne fut mise en vente par la succession mais le fils aîné Jean-Louis qui ne pouvait se résoudre à quitter Fagne Maron racheta la part de ses frères et sœurs dans le petit bâtiment d'*El Fagnette* tandis qu'un grand ami de son frère Thierry, Alain Jamar de Bolsée qui connaissait bien toute la famille Claessens, rachetait le grand bâtiment avec son épouse Rosine Beudels. Les actes officiels furent passés devant le notaire Labé le 28 août 1986.

Jean-Louis Claessens et son épouse Anne de Hemptinne firent d'*El Fagnette* une véritable habitation bien équipée et décorée avec goût là où avaient logé dans des conditions précaires le jardinier Abel Geudens avec sa femme et sa fille ainsi que le maçon Roger Kreuz lorsque celui-ci était occupé aux rénovations entreprises par Veronica Minette-Lee; une partie de la petite maison était alors encore occupée par un poulailler.

Les deux nouveaux propriétaires d'*El Fagne* étant dans d'excellents termes n'érigèrent pas de clôture entre leurs lots respectifs et gardèrent l'unité du parc.

Avant de décrire les travaux entrepris par les Jamar de Bolsée, faisons connaissance avec ces nouveaux habitants de Fagne Maron.

C'est un couple de grands voyageurs ayant le goût de l'aventure qui s'investissaient ainsi dans la mise en valeur d'une propriété terrienne de nos Ardennes.

Les origines d'Alain Jamar de Bolsée sont liégeoises. Son arrière grand-père Walthère Melchior fut mayeur d'Ans sous le régime français. Une rue de cette commune porte encore son nom et le monument funéraire de la famille fut maintenu comme élément d'un jardin public lorsque l'ancien cimetière d'Ans fut supprimé. Son grand-père Albert fut le premier importateur liégeois de voitures américaines et son père Gustave qui était industriel, habitait Cointe lors des bombardements américains de 1944. Pour mettre sa famille à l'abri, il décida de s'établir à Spa.

Bien que né dans une clinique ucquoise le 28 mars 1938, Alain passa sa jeunesse à Spa où il suivit les cours de l'école de pilotage. Après avoir perfectionné sa formation à Bruxelles, il fut engagé comme



8. *Alain Jamar de Bolsée et son épouse Rosine Beudels (photo communiquée par eux)*



9. *La tour d'El Fagne après réfection de la toiture et des châssis (photo de l'auteur)*

pilote professionnel par l'Institut des parcs nationaux du Congo. Il y pratiqua l'aviation de tourisme de 1971 à 1975. Il trouva ensuite différents emplois en Afrique et en Indonésie. Il était à nouveau au Congo lorsqu'il rencontra sa future épouse, Rosine Beudels, qui était la fille d'un ingénieur de l'Union minière arrivé dans la colonie en 1944. Née à Kolwezi, mais ayant passé sa jeunesse à Lubumbashi, elle avait fait des études de biologie à l'Université de Louvain avec l'intention bien arrêtée de travailler à la conservation de la nature et à la biodiversité des milieux et des espèces. Elle était en effet parvenue à effectuer des missions en Thaïlande (en 1979), en Inde et en Indonésie (de 1980 à 1985) pour le compte de la F.A.O.<sup>9</sup> C'est en 1984 qu'ils se marièrent (civilement à Jakarta et religieusement à Desnié). En 1985, ils repartirent ensemble au Congo pour s'occuper de comptages d'animaux protégés, elle au sol et lui dans les airs. De 1986 à 1992, elle fut envoyée au Rwanda tandis qu'il reprenait le pilotage de tourisme au Kenya. Objet de manœuvres xénophobes utilisant les dénonciations calomnieuses, il regagna la Belgique où il prit un brevet de pilote d'hélicoptère. Rosine continue toujours à voyager dans le monde entier pour le compte cette fois de l'Institut Royal des Sciences Naturelles.

C'est donc à travers ces incessants va-et-vient qu'ils entreprirent l'amélioration et l'embellissement de leur demeure de Fagne Maron.

Ils commencèrent par assécher le terrain parsemé de résurgences d'eaux souterraines en drainant ces eaux vers deux mares spécialement créées à cet effet. Les bâtiments furent mieux protégés de l'humidité par l'excavation de la butte située à l'arrière. Les boiseries des fenêtres anciennes furent remplacées et, en 1998 et 1999, les 600 m<sup>2</sup> de toiture (y compris celle de la tour) furent systématiquement réfectionnés. Par la même occasion, des fenêtres mansardées furent pratiquées dans les combles. Avec le remplacement du système de chauffage, commença alors l'embellissement de la décoration intérieure, notamment celle du salon, de la grande salle à manger et de la chambre la plus élevée de la tour. Ces deux dernières reçurent des peintures murales en trompe-l'œil représentant des oiseaux posés sur les chambranles ou les poutres. Les abords avec leurs deux petits étangs riches en flore aquatique et leur terrasse de gravier blond bordée d'abreuvoirs de pierre en guise de jardinières, offrent maintenant une vue très harmonieuse sur le vallon et le château.<sup>10</sup> *El Fagne* n'a jamais été aussi belle.

#### **4. Le "Vert Buisson" (ex "Mariamont"): Les périodes Hallet et Richelle**

Nous en étions arrivés, dans la quatrième partie de cette chronique<sup>11</sup>, à la vente du petit manoir par les héritiers de Marcelle Trasenster à Hubert Duchâteau en date du 23 octobre 1950. Ce négociant de Saint-Trond pour lequel le bâtiment ne fut jamais qu'une résidence secondaire, n'a laissé dans la région

<sup>9</sup> "Food and Agriculture Organization", organisme spécialisé de l'O.N.U.

<sup>10</sup> La plupart des informations de cette section 3 ont été recueillies, outre la recherche des actes officiels, par des entretiens avec Jean-Louis Claessens et son épouse Anne de Hemptine en date des 25 avril 1999 et 19 mars 2002 ainsi qu'avec Alain Jamar de Bolsée et son épouse Rosine Beudels en date du 26 mai 2002.

<sup>11</sup> H.A.S., mars 2002, page 18, note 21. La présente section 4 de la sixième partie a été rédigée quant à elle sur base des documents officiels recherchés et des entretiens avec l'ancienne intendante du château qui désire garder l'anonymat en date du 6 novembre 1999 ainsi qu'avec Nelly Kinet-Douffet en date du 29 novembre 1999.



aucun souvenir mémorable, ni quant à l'aménagement du domaine, ni quant à quelque événement marquant si ce n'est son décès au château le 9 août 1964.

Son épouse, Sophie Jullien, revendit le bien le 13 novembre de la même année à Paul Hallet, l'acte en étant dressé par le notaire Wauthier de Liège.

Né à Saint-Gilles (Bruxelles) le 15 mai 1905, le nouveau propriétaire était donc âgé de 59 ans. A l'instar de son père Marcel Hallet, qui travaillait aux charbonnages de Wérister, il fit des études d'ingénieur des mines et occupa des fonctions dirigeantes dans une caisse d'assurances dont l'objet était les risques encourus par les entreprises d'extraction du charbon (accidents du travail et dégâts miniers). Il était actionnaire et membre du conseil d'administration de plusieurs sociétés du bassin houiller liégeois. Il tenta de lutter contre le déclin des charbonnages wallons avec une sorte de patriotisme régional qu'il extériorisait en arborant tous les jours devant sa résidence, le drapeau jaune au coq rouge.

Sa première épouse, Jeanne Pirson, était une très jolie femme, désespérée de ne pas avoir d'enfants. Elle avait amené ses parents avec elle au "Vert Buisson" où ils occupaient un appartement en échange de travaux d'entretien. Lorsqu'elle vint à mourir au château le 1<sup>er</sup> février 1969, ils y demeurèrent encore plusieurs années.

Paul Hallet avait un cousin, Maurice Hallet, dentiste de profession demeurant à Liège et marié à Nelly Galère. Ce couple qu'il ne fréquentait guère avait eu une fille Josette. A l'enterrement de ce cousin, peu après la mort de sa femme, Paul Hallet rencontra la jeune veuve et comme elle avait hérité de Maurice une petite maison de campagne à Fagne Maron<sup>12</sup>, ils se fréquentèrent plus assidûment. Ils finirent par décider de se remarier et Nelly vint s'installer au "Vert Buisson". Paul prit sa retraite et se consacra essentiellement à sa passion de bibliophile. Il s'était constitué une bibliothèque de grande valeur, très éclectique, répartie dans deux pièces du château, l'une au rez-de-chaussée et l'autre à l'étage. Malheureusement pour lui, vers le milieu des années 80, sa vue s'est détériorée progressivement: il dut porter constamment une visière pour se protéger de la lumière et, vers la fin de sa vie, il ne pouvait plus lire qu'à l'aide d'une loupe qu'il portait toujours attachée au cou. Il ne se plaignait pas de ce handicap et se faisait conduire en voiture chez les libraires de la région.

Les Hallet ont fait quelques travaux d'aménagement de leur demeure. Elle comportait à l'origine un chauffage central au charbon. Jusqu'à sa retraite, Paul bénéficia de livraisons gratuites de ce combustible. Mais par après, ils firent placer une chaudière au mazout. Les hautes pièces étaient toutefois difficiles à chauffer; l'hiver, on n'allait plus dans le grand salon et on se tenait dans la véranda. Paul l'avait fait repeindre par son jardinier italien qui prôna des couleurs "cassata" (vert pâle et rose). Ils firent poser du balatum sur les parquets et installèrent une nouvelle salle de bain en gardant heureusement les beaux lavabos anciens en faïence décorée. Chaque chambre avait un petit cabinet de toilette.

<sup>12</sup> La petite maison blanche située le long de la route vers Winamplanche, juste après l'actuel "Ranch Phil".



10. et 11. Paul Hallet et son épouse Nelly Galère (photos communiquées par Madame Nelly Kinet-Douffet)



12. Le «Vert Buisson» après sa restauration soignée par le Docteur Christian Richelle et son épouse Nadine Vosse (photo de l'auteur)

L'électricité installée par les Hayemal était devenue très défectueuse mais, malgré la fréquence des ruptures de fusibles, les Hallet ne firent pas les frais d'une nouvelle installation.

Le clapet de boîte aux lettres portant le nom de Marcel Hallet qui fut placé sur la porte du "wagon"<sup>13</sup> provenait de la maison de Waulsort du père de Paul.

Le couple n'avait aucune relation de voisinage avec les habitants du château de Fagne Maron et ne recevait guère de visites. Paul aimait la solitude. C'était un homme d'intérieur, très cultivé. Il avait des meubles superbes hérités de sa famille. Son père avait acheté une armoire à sel dans les environs d'Arles. Une autre armoire provençale lui venait d'une tante. Il avait aussi un petit meuble de forme semi-circulaire en marqueterie précieuse.

Il aimait cuisiner et s'occuper de ses petits chiens et chats qui, à une certaine époque avaient été au nombre de quatorze. Il avait un poulailler où il élevait des poules et des canards d'espèces rares. Il s'occupait aussi du potager avec l'aide de son jardinier Siméoni, un ancien mineur de fond italien qu'il avait engagé au "Vert Buisson" dès qu'il l'avait acheté. Ce jardinier avait un talent remarquable et produisait des légumes et des fleurs de toutes sortes qui poussaient à merveille. Nelly aimait faire de grands bouquets de fleurs. Elle ne lisait guère mais aimait beaucoup entretenir et décorer sa maison.

Ils avaient deux voitures de marque Toyota; une tous-terrains et un coupé. Le garage était un abri en bois sans porte.

Josette, la fille du premier mariage de Nelly fut pour eux une source de tourments. Très dépressive, elle était devenue alcoolique dès son adolescence mais avait trouvé protection auprès d'un commissaire de police liégeois nommé Jean Louvrier qui lui offrit le mariage. Malgré cela, en 1972, elle provoqua un accident de roulage en état d'ivresse au cours duquel la fille d'un gendarme fut tuée. Ayant pris la fuite, elle fut condamnée à un an de prison ferme. Son mari obtint le divorce ainsi que la garde de leur fille Béatrice qui se détourna complètement d'elle. A partir de ce moment, elle chercha souvent refuge chez sa mère au "Vert Buisson". Elle faisait des crises d'épilepsie et dut à plusieurs reprises être hospitalisée à la clinique Saint-Joseph. A 48 ans, alors qu'elle logeait chez sa mère, elle est morte d'une rupture d'anévrisme survenue la nuit. A partir de ce moment, Nelly Hallet a fort changé. Elle s'est mise à boire elle aussi et la mort de son mari survenue le 2 mai 1988 l'a laissée livrée à elle-même. Heureusement, avant de mourir, Paul lui avait fait, par acte authentique passé devant le notaire Humble, donation de la totalité de ses biens en pleine propriété.

Elle continua à habiter le "Vert Buisson" seule et sans chien de garde. Elle était soignée par une personne de Haute Desnié qui désire garder l'anonymat et qu'elle avait engagée comme intendante en 1982. Cette personne est restée auprès d'elle jusqu'à sa mort en 1998.

La seule personne de la famille qui s'occupait encore d'elle était sa filleule (fille de sa sœur aînée Emerance) du nom de Nelly Kinet-Douffet, qui avait perdu son mari assez tôt. Après la mort de Paul, bien qu'habitant Esneux, elle est venue la voir tous les dimanches avec ses deux enfants qui en faisaient une

---

<sup>13</sup> Voir la quatrième partie de cette chronique in H.A.S., mars 2002, page 18.

fête. A part une amie pharmacienne, Nelly ne recherchait plus d'autre compagnie et, comme son mari défunt, acceptait volontiers la solitude. Un pénible incident allait pourtant assombrir ses dernières années.

Apprenant le décès de Paul Hallet, un antiquaire de Liège habitant La Reid parla dans son milieu professionnel de l'importante collection de bibliophilie figurant dans sa succession. Cela vint aux oreilles d'un homme d'affaires peu scrupuleux réputé provenir de la mafia yougoslave, qui se rendit aussitôt chez la veuve. Comme le penchant de celle-ci pour le whisky était bien connu, il emporta avec lui une provision de ce breuvage et lui en servit abondamment pendant la discussion sur les conditions de vente de la bibliothèque. C'est ainsi qu'il parvint à obtenir son accord sur un prix très nettement sous-évalué qu'il lui paya séance tenante. Dès le lendemain matin, il revint avec un camion de transport et enleva le tout. Lorsque sa filleule Nelly Douffet apprit ce qui s'était passé, elle reprocha vivement à sa marraine de ne pas avoir fait expertiser les livres avant de convenir d'un prix de vente. Lorsque Nelly Galère réalisa qu'elle avait galvaudé le trésor de son mari, elle fut prise d'un remords qui ne la quitta plus. Elle en reparlait souvent avec dépit.

Un inventaire et une évaluation des autres éléments du patrimoine qui lui était échu furent effectués d'urgence, mais pour les livres, il était trop tard.

En 1996, deux ans avant sa mort, Nelly Hallet-Galère se cassa le col du fémur en se heurtant à son lit dans une chute nocturne. Elle fut hospitalisée à Verviers mais ne put supporter le brusque sevrage d'alcool qui lui était imposé. Le médecin lui consentit alors une consommation réduite et contrôlée dont elle se trouva bien. Ce régime fut maintenu au home spadois "Les Heures Claires" où elle poursuivit sa convalescence. Il apparut assez rapidement qu'elle ne pourrait plus rentrer au "Vert Buisson" car elle était désormais incapable de monter les escaliers. Elle se trouvait bien là où elle était et ne se plaignait jamais.

Pendant cette période, sa filleule veillait sur le "Vert Buisson" que l'intendante continuait à entretenir. Elle s'y rendait tous les samedis après avoir fait ses courses à Spa et rendu visite à sa marraine. Nelly Douffet relevait le courrier, allumait alternativement les lumières dans les diverses pièces, variait la position des rideaux, nourrissait les chats.

Les voisins d'en face (la famille de Guy Vosse qui avait racheté la résidence de l'ancien ministre Vanderschueren) était au courant de la situation; avec leur fille Nadine qui avait épousé le médecin pédiatre Christian Richelle en 1996, ils avaient rendu visite à Nelly Hallet-Galère avant son accident. Elle s'était confiée à eux et les avait informé de ce qu'elle avait fait de sa filleule sa légataire universelle. Lorsqu'elle s'éteignit à Spa le 22 mars 1998<sup>14</sup>, la bénéficiaire du testament fit connaître son intention de vendre le domaine. A l'intermédiaire du notaire Labé, un contrat de vente fut négocié en juillet 1998 entre les époux Richelle-Vosse, Nelly Douffet et Béatrice Louvrier, petite-fille de la défente, pour sa part réservataire.

---

<sup>14</sup> A trois jours de son 76<sup>ème</sup> anniversaire, étant née à Vaux-sous-Chèvremont le 25 mars 1922.

Heureux de pouvoir s'établir dans ce joli petit manoir qu'ils admiraient chaque fois qu'ils sortaient de la propriété des parents Vosse, les Richelle entreprirent cette fois une restauration de fond en comble. La toiture qui, depuis les agrandissements successifs réalisés par le constructeur Henri Thomas Hayemal, était couverte de matériaux disparates, fut entièrement réfectionnée en tuiles plates de Bourgogne de couleur rosée. Les installations sanitaires et électriques furent modernisées. La véranda fut supprimée pour faire place à un perron d'entrée sous auvent. Les châssis des portes et fenêtres qui étaient abîmés furent remplacés et la façade à colombage fut entièrement repeinte, donnant à l'ensemble une unité d'aspect qu'il n'avait encore jamais eue. Le cabinet médical et la salle d'attente furent installés dans le "wagon". Les boiseries de la bibliothèque du rez-de-chaussée furent décapées et le grand salon aux lambris peints en blanc fut meublé avec un goût très sûr, harmonisant les styles moderne et ancien. La grille d'entrée montée sur piliers de pierre de taille fut déplacée du chemin d'accès primitif passant par la conciergerie sur le chemin menant directement à la route Desnié-La Reid. L'étang fut dégagé et nettoyé. Le potager fut supprimé au profit d'espaces d'agrément pour les parents et de jeux pour les enfants. Pendant les travaux, une fontaine en pierre de taille fut volée par des écumeurs de chantiers équipés de grands moyens.

### **5. La ferme Misquet**

Au décès de Marcelle Trasenster, l'ancienne conciergerie que les Hayemal avaient baptisée "Ferme Misquet" par référence au surnom de leur seconde fille Marguerite<sup>15</sup>, n'avait pas subi le même sort que le manoir "Le Vert Buisson" (ex "Mariamont"). Elle ne fut pas vendue de gré à gré mais divisée en deux lots mis en adjudication le 26 octobre 1950. Le terrain d'un hectare et 42 ares fut adjugé à Nicolas Schmitz<sup>16</sup> et les bâtiments de la conciergerie avec jardin, prés et bois à Eugène Fevry, cultivateur, époux de Marie Catherine Schneider. Celui-ci n'y resta que deux ans et revendit sa ferme le 24 décembre 1952 devant le notaire Detienne de Liège à Hubert Schmitz, autre cultivateur reidois, époux de Mariette Adolphine Helman. Lorsque celui-ci prit sa retraite dans la maison qu'il avait fait construire non loin de là, c'est une société immobilière néerlandaise établie à La Haye et dénommée "Exploitatie Maatschapij Nnewe" qui se porta acquéreuse, l'acte de vente étant passé le 17 octobre 1973 devant le notaire Gloesener. Les bâtiments restèrent inoccupés pendant quatre ans et c'est finalement un nommé Jean-Pierre Legrand-Compère qui accepta le prix spéculatif demandé. Mais il éprouva des difficultés à honorer le paiement à tempérament et finalement, la ferme dut être mise en vente publique le 4 septembre 1985 à l'intervention du notaire Armand Fassin de Spa. A cette occasion, un citoyen allemand nommé Hartmut Dankmar Röseler, époux de Gisela Hilde Busse, domicilié à Berlin 19, Rüsternallee n°13 mais possédant une propriété à Balmoral, obtint de pouvoir acquérir en lot séparé la petite chapelle votive érigée par les

<sup>15</sup> Voir la troisième partie de cette chronique in H.A.S., septembre 2001, page 127. La présente section 5 de la sixième partie est fondée sur les actes officiels retrouvés et sur un entretien avec Madame Seel et Monsieur Schippers en date du 3 décembre 2000.

<sup>16</sup> Ces informations précisent les données de la note 21 de la page 18 de la quatrième partie (H.A.S., mars 2002).

Hayemal en remerciement de la guérison de leur fille Marguerite atteinte de pleurésie<sup>16</sup>. La raison pour laquelle ce personnage tenait tellement à acquérir cette chapelle n'est pas connue.

A la vente publique du 4 septembre 1985, c'est une citadine liégeoise native de Verviers, Marianne Seel, désireuse de s'établir à la campagne, qui emporta l'adjudication. Son compagnon qui est à la tête de la société de transport Schippers fut heureux de trouver dans le grand hangar de la ferme, un nouveau garage après l'incendie de celui qu'il occupait au n°3 de la rue de Jehanster à Verviers. Le hangar fut rénové à cette occasion.

Ces personnes étant encore actuellement les occupants de la ferme et de ses dépendances, il s'impose de respecter la discrétion qu'ils observent quant à leur vie privée.

Nous voici donc au terme de cette chronique en six parties consacrée à *"Fagne Maron au temps passé"*.

A. Andries

#### *Erratum à la quatrième partie (H.A.S., mars 2002)*

Madame Noëlle de Kerchove me prie de signaler que, contrairement à ce qui fut noté à la page 29, sa famille n'a pas gagné l'Angleterre en 1940 mais est demeurée à Bruxelles pendant toute la période de guerre.

Elle désire également corriger la légende de l'illustration n°25 (page 27) en ce que la dame qui accompagne le sénateur Digneffe n'est pas sa mère Yvonne Peltzer, mais une personne qu'elle ne reconnaît pas. Elle identifie par contre l'officier du 1<sup>er</sup> Lanciers comme étant le lieutenant Poswick.



13. Les remises de l'ancienne «Ferme Misquet» transformées en garages par les propriétaires actuels (photo de l'auteur)

Si notre projet initial est de retracer l'histoire d'un établissement célèbre de Spa, il convient d'en situer les origines.

Le premier établissement, situé à l'emplacement occupé par l'actuel hôtel, daterait de 1669. Il s'appelait "A la Ville d'Anvers". En 1675, le propriétaire en était Jean de Berinsenne, ensuite, à la mort de celui-ci, sa veuve, de 1712 à 1735. Le Dr de Presseux en 1760; le Dr Coquelet en 1770, un Monsieur Talbot en 1800. L'hôtel fut réédifié en 1765 et apparaît sur les plans de 1770 et 1780. L'hôtel "A la Ville d'Anvers" avait donc vécu ce qui fut indubitablement le "siècle d'or" de Spa, jusqu'à l'arrivée des Français lors de la Révolution.

En septembre 1795, cette maison servit de local au "Tribunal supérieur". Suite à la Révolution française, depuis 1794, après Valmy, nous étions devenus province française, département de l'Ourthe (A. Body).



*L'hôtel tel qu'il se présentait au début du XIXe siècle (tableau de Longrée)*

Plus d'un demi-siècle s'écoula avant que la Ville de Spa ne vît réellement sa prospérité renaître. On sait que l'époque troublée de la Révolution lui fut fatale. Durant l'Empire, comme pendant notre réunion à la Hollande, et même au cours des dix ou douze premières années de notre indépendance, Spa ne fit guère que végéter.

Le grand incendie qui ravagea quelque deux cents maisons du centre de la ville, ne fit qu'appauvrir les ressources et les possibilités d'hébergement des étrangers.

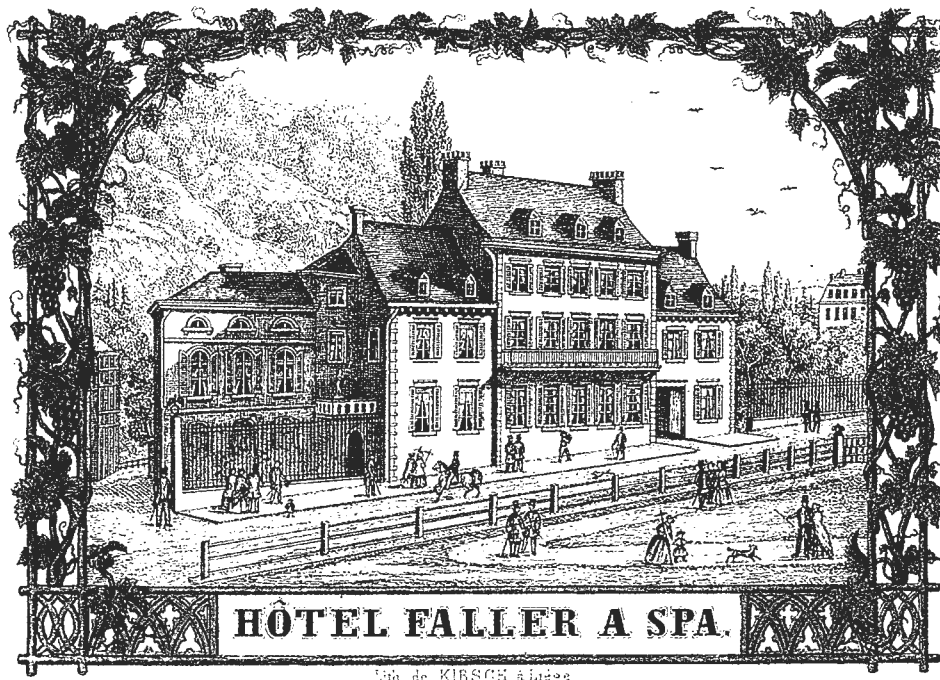
Il faut en arriver aux années 1843 à 1846 pour constater de sérieux symptômes de réveil, de retour à la vie (A.B. p. 171).

C'est à cette époque, vers 1843, que l'hôtel "A la Ville d'Anvers" fut reconstruit – ou plutôt réaménagé – par le comte Valéry de Rottermund, issu de la noblesse polonaise qui émigra en Belgique, suite à des conflits politiques. Il s'était installé à Spa où il acquit, entre autres, l'hôtel "A la Ville d'Anvers", en 1851. Il fit de cet établissement de la rue Sauvenière un luxueux et confortable hôtel qu'il décora avec des peintures, des gravures et autres objets d'art de sa collection (G. Jacob). L'immeuble portait le n°213 (ancienne numérotation).

En 1852, changement de propriétaire. Repris par M.G. Faller, l'hôtel est rebaptisé tout simplement "Hôtel Faller". (Telle était la fréquence des changements dans les enseignes de notre bourg, que le Dr de Limbourg en vint à demander que l'on mit un terme à cette manie!) (A.B.).

L'hôtel est fréquenté par une clientèle de négociants, de fonctionnaires et de rentiers.

En 1854, nouveau changement de propriétaire: Edouard Sury, qui exploitait déjà l'Hôtel de Flandre, reprend l'hôtel Faller et le rebaptise "Grand Hôtel Britannique".



*Le Grand Hôtel Britannique vers 1850 (carte "porcelaine")*

Le 17 juillet 1856, trois ans après son mariage, la future Reine Marie-Henriette, accompagnée du Duc de Brabant, vint à Spa. Après un déjeuner champêtre à la Géronstère, les hôtes princiers réintégrèrent la ville où des appartements avaient été préparés à l'Hôtel Britannique.

La future reine des Belges manifesta son admiration pour la plus coquette partie de cette Belgique, qu'elle visitait pour la première fois, et promit de revenir. Elle tint parole, et le 8 septembre 1857, elle s'installait dans la résidence du banquier Hayemal, près du "Britannique" d'où elle se faisait volontiers apporter le repas.



L'appellation de "Britannique" n'avait rien d'étonnant dans une ville qui, depuis plus de deux siècles, jouissait d'une grande notoriété auprès de la clientèle en provenance de Grande-Bretagne. "Spa" était, déjà à cette époque, synonyme de ville d'eaux dans tous les pays anglo-saxons. Citons pour mémoire, d'autres enseignes "anglophiles": "A la Ville de Londres" (rue d'Amontville), "La Cour de Londres" (rue du Marché), "Au Duc d'York" (rue de la Sauvenière), "A la Reine Victoria" (place Royale), "Hôtel d'Irlande" (rue Delhasse), "Hôtel d'Edimbourg" (rue Royale), "A la Flotte Anglaise" (rue Entre-les-Ponts), "Au Duc de Bedford" (rue du Marché), "Au Pigeon Anglais" (rue du Waux-Hall), "Au Château de Windsor" (rue du Moulin), "Au Café Anglais" (rue du Marché), "A la Maison Jones" (rue du Waux-Hall), "A la Course Anglaise" (rue de la Sauvenière), "Au Pavillon Anglais" (rue de la Sauvenière), "A la Reine d'Angleterre" (rue Entre-les-Ponts), "Hôtel de la Grande-Bretagne" (rue de l'Hôtel de Ville), "Au Duc de Wellington" et "Hôtel d'Ecosse" (chaussée de Marteau), "Hôtel Brighton", ...

A la même époque – 1846 – s'installait à Spa, au n°265 de la rue du Waux-Hall, Frédéric Leyh, né le 16 novembre 1823 à Langenburg dans le Wurtemberg. Il était au service de la famille des rentiers anglais, Monsieur et Madame Horatio Vachell et de leurs trois enfants.

En 1851, après son mariage avec une compatriote du même âge, Sophie Schneider, née à Bruchsal dans le duché de Bade, Frédéric Leyh devient restaurateur à l'Hôtel de Limbourg, situé au n°316, place Royale, à l'emplacement de l'établissement des Bains. Cet établissement devait être relativement récent puisqu'il se trouvait au milieu du quartier qui avait été détruit par le grand incendie de 1807. On n'en connaît qu'une représentation partielle.

La clientèle y est nombreuse et variée: on y trouve pêle-mêle, suivant la "Liste officielle des étrangers arrivés à Spa", un directeur de théâtre de Lille, un négociant de Bruxelles, un voyageur de Maestricht, un rentier anglais, un propriétaire de Paris, un propriétaire de Koenigswinter, un étudiant de Düren, un avocat de Bruxelles, un magistrat d'Alençon, un négociant de Lisbonne, un rentier irlandais, un particulier de Bavière, ...

Comme la plupart des hôtels spadois, le "Limbourg" est fermé en hiver.

En 1859, Frédéric Leyh et son épouse exploitèrent de plus l'Hôtel d'Angleterre, situé au tout début de l'actuelle avenue Reine Astrid. La maison qui existe toujours est actuellement un café.

Le même type de clientèle y séjourne; citons encore, de la même source, outre les nombreux négociants, rentiers et étudiants de passage, une clientèle très internationale: un gentilhomme de New-York, une rentière de Bruxelles, un major au "service de l'Angleterre", un conseiller à la Cour des Comptes de Belgique, un vice-consul de Belgique en Hongrie, un négociant d'Elberfeld, un secrétaire de collège de Saint-Petersbourg, une rentière de Lisbonne, un conseiller de la régence de Berlin, un membre de l'Académie royale de Suède à Stockholm, un consul américain en Suède, un rentier de Delft, ...

La connaissance des langues était certainement un grand atout pour Frédéric Leyh et son épouse qui exploitèrent l'hôtel d'Angleterre jusqu'en 1871. On en veut pour preuve la publicité insérée dans le journal local en 1875 et mentionnant "On y parle anglais et allemand".

C'est en 1865 que Frédéric Leyh avait acquis le "Grand Hôtel Britannique". Nous n'avons pas trouvé de publicité pour cet hôtel dans les gazettes locales pendant les premières années. Mais la clientèle y était déjà nombreuse. Plus de trente personnes y descendaient en été et, à la clientèle internationale habituelle, s'ajoutent de nombreux personnages de marque: le comte de Moermans d'Harlebeek, de Gand, le baron Woelmont, de Bruxelles, le comte de Buisseret, de Seneffe, le comte de Bethune, de Bruxelles, le comte Paul de Lannoy, de Bruxelles, le comte de Ribaucourt, de Bruxelles, Monsieur Nagelmackers, de Liège, Monseigneur le prince de Chimay, de Bruxelles, le baron de Thuil, chambellan de Sa Majesté le roi de Prusse..., ces clients souvent accompagnés d'une suite.

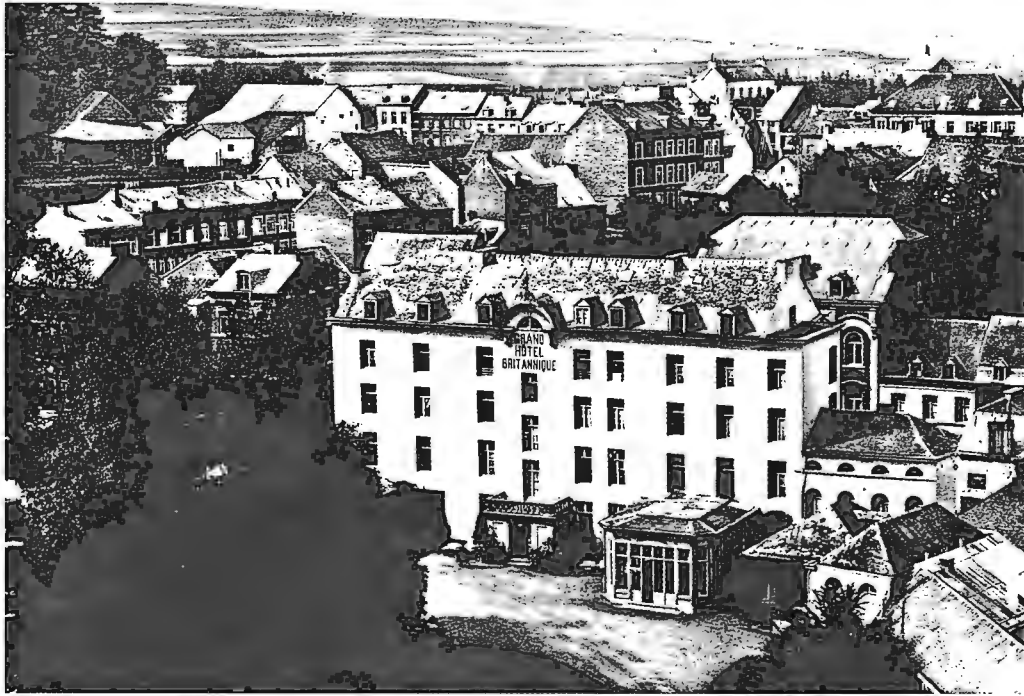
En 1877, le 24 juin, a lieu une nouvelle visite officielle du roi et de la reine à Spa. On trouve le compte-rendu de cette journée dans la presse: c'est l'inauguration des tribunes de l'hippodrome de la Sauvenière. On sait Marie-Henriette férue de chevaux. Le Roi et la Reine, accompagnés d'une suite nombreuse, composée des personnages de la Cour, des ministres Beernaert et Delcour, du général baron Prisse, de M. Ch. Rogier, ministre d'Etat, de M. De Luesemans, gouverneur de la province, de M. Devaux, ministre de la maison du Roi, sont reçus avec le cérémonial d'usage... Le cortège se forme pour conduire LL. MM. à l'hôtel qui leur a été préparé rue de la Sauvenière et qui est une annexe de l'Hôtel Britannique. Après la présentation du Conseil communal et de quelques autorités dans les salons du rez-de-chaussée, LL. MM. se retirent dans les appartements du premier étage, luxueusement arrangés par les soins de M. Leyh, propriétaire de l'Hôtel Britannique, avec le concours de la ville. Le Roi et la Reine occupent les salons du côté de la rue... (Mémorial de Spa, n°26, 1er juillet 1877).

On pourrait s'étonner que Leurs Majestés aient été reçues dans l'annexe de l'hôtel, mais Frédéric Leyh avait entrepris, cette année-là, des travaux d'agrandissement de l'hôtel; ces travaux durèrent probablement tout l'été, en effet, pendant ce laps de temps, on ne retrouve aucune mention de visiteurs descendus à l'hôtel dans la "Liste des étrangers".



*L'hôtel après agrandissement et transformation de la façade en 1877 (d'après Crehay)*

Les transformations portèrent d'abord sur la façade: ajout de deux étages sur l'ensemble du bâtiment, ensuite la construction de ce qui fut sans doute une salle de restaurant le long de la rue de la Sauvenière. A cela s'ajoutèrent une sorte de véranda donnant sur le parc et, au fond de celui-ci, un autre bâtiment, caractéristique d'une certaine architecture spadoise avec des fenêtres en ogive aux deux premiers niveaux et de petites fenêtres en plein cintre au second étage.



La vue plongeante depuis la montagne montre la façade arrière du "Grand Hôtel Britannique" à la fin du siècle dernier. On y distingue une partie de "l'annexe", bâtiment inchangé depuis sa construction à une date imprécise mais sans doute dans les années 1870. L'hôtel et son annexe devaient comporter quelque septante chambres. Le lavis de Crehay montre le nouvel hôtel avant l'addition de la salle de restaurant dont question plus haut.

Ces années furent sans doute moins prospères pour le commerce local, le nombre de "touristes", qui avoisinait les vingt mille par an entre 1865 et 1872, n'était plus que de la moitié dans les années 1878-1879. Le chiffre remontait à un peu plus de douze mille en 1883.

1882 fut une année de deuil: Frédéric Leyh décédait à l'âge de cinquante-neuf ans, laissant derrière lui quatre enfants: Fanny, Jules, Franz et Frédéric. Le "Mémorial de Spa" du 13 août 1882 publia sa nécrologie que nous reproduisons ci-contre.

C'est en 1883 que le Roi Léopold II et la Reine Marie-Henriette revinrent au "Grand Hôtel Britannique" transformé, pour une entrevue mémorable: la première rencontre qui signait aussi la réconciliation entre nos souverains et le Roi et la Reine de Hollande.

Les descendants de Frédéric Leyh prirent donc la succession de leur père. Désireux d'étendre leur entreprise, ils décidèrent la construction d'écuries et de bâtiments de service. Ils purent négocier avec la Ville l'échange de terrains: la Ville était en effet propriétaire d'un espace occupé par un bassin de natation

alimenté par un ruisseau, "La Picherotte". La famille Leyh possédait, elle, des terrains le long de l'actuelle avenue Amédée Hesse. La Ville marqua son accord pour cet échange; elle céderait le terrain de la rue Sauvenière – 1 ha 19 a 70 ca – moyennant la construction d'un nouveau bassin de natation de 65 a, 12 ca, évalué à 22.500 francs et qui serait exécuté par et aux frais des demandeurs. L'acte fut signé en mai 1890. Ainsi naquit la piscine qui devint plus tard la "Piscine fleurie".



26. Spa Vue postérieure de l'Hôtel Britannique, où abdiqua l'ex-Kaiser le 9 novembre 1918

*Les nouvelles annexes: écuries, buanderie, lingerie ...*

Les nouvelles annexes de l'Hôtel Britannique furent aussitôt bâties. Elles dominaient un très beau parc, un potager et des serres. La "Picherotte", qui contournait jadis l'hôtel pour aller se jeter dans le Wayai à la rue Entre-les-Ponts, fut voûtée et canalisée pour permettre l'agrandissement des jardins.

En 1900, Franz Leyh, sa soeur et ses frères décidèrent de construire, sur l'emplacement du second hôtel, un luxueux palace digne de la notoriété dont jouissait alors la ville de Spa, digne aussi des hôtes de marque qui avaient pris l'habitude de descendre à l'Hôtel Britannique.

Franz Leyh, homme énergique, amoureux du beau et soucieux de perfection, n'épargna aucun effort pour édifier un établissement élégant et raffiné dans les moindres détails.

La famille, pour faire face à cette dépense importante, sollicita un prêt de 350.000 francs auprès d'une banque. Plusieurs projets furent étudiés. Les travaux commencèrent en 1903. Afin de ne pas interrompre l'accueil des clients, le nouvel hôtel sortit de terre au fur et à mesure de la démolition de l'ancien. Une photo montre le nouvel hôtel déjà partiellement construit tandis que subsiste – sur une largeur de trois fenêtres – la partie est de l'ancienne construction.

En 1905, le nouveau "Grand Hôtel Britannique" pouvait ouvrir ses portes. Considéré au début du XXe siècle comme l'un des plus beaux palaces européens, il devint alors le rendez-vous de nombreux personnages de marque qui en goûtaient la beauté, le confort et la qualité de l'accueil.

L'extérieur était construit dans un style sobre "art nouveau", avec des éléments anciens comme de nombreuses boiseries près des balcons et fenêtres. La partie réalisée représentait seulement la moitié du plan prévu. Du côté est, la façade n'était pas encore décorée en vue d'un agrandissement ultérieur qui ne se fit jamais à cause de la première guerre mondiale.

Le Garage et les Ecuries.



*Ancien et nouvel hôtel en construction (carte postale de 1903)*

L'intérieur fut décoré en style français classique; en bas au centre, un grand hall en style Louis XVI classique. Les meubles étaient du même style. Cette étendue était couverte de marbre de deux couleurs et bordée de colonnes ioniques, et de pilastres. Un large escalier d'honneur conduisait aux étages supérieurs. On pouvait admirer la belle ordonnance classique des larges baies vitrées donnant sur le parc. Franz Leyh avait entrepris une visite à Versailles; il voulait reconstituer dans son hôtel un certain nombre d'éléments de ce palais grandiose. Ainsi, la grande salle à manger s'orna-t-elle d'un nombre de fenêtres en forme d'arc qui correspondaient aux grands miroirs apposés sur les murs de l'autre côté de la salle. Cette forme était empruntée à la Salle des Glaces de Versailles où la lumière qui passe à travers les fenêtres est réfléchiée par les multiples miroirs. En revanche, les décorations de la salle furent empruntées au style régence.



*La salle à manger "Régence"*

Au 1<sup>er</sup> étage se trouvait un salon régence, l'un des plus luxueux appartements. Toutes les chambres étaient meublées de meubles de style, toutes différentes.

Le parc – plus d'un hectare – contenait fleurs, pelouses, fontaines, bouquets d'arbres, une orangerie, un golf miniature, un tennis, des serres, un potager ... le tout formant un agréable endroit de promenade. Trois jardiniers à temps plein étaient chargés de l'entretien. Au coin de la propriété se trouvaient les garages et les écuries. A proximité immédiate se dressait l'église anglicane construite pour les touristes anglais.

Dans les cuisines du "Britannique", équipées entre autres d'impressionnantes casseroles en cuivre rouge, étaient fixés plusieurs panneaux sur lesquels on pouvait lire notamment: "Ma cuisine est ma fierté". Un autre: "Ici-bas si mal cuit, t'en cuira là-haut!".

Les caves à vin abritaient de nombreux tonneaux de vin parmi lesquels des fûts de bordeaux destinés à être soutirés sur place et portant la mention: "mis en bouteille par l'Hôtel Britannique"...

Achévé en 1905, l'hôtel allait connaître neuf ans plus tard les affres de l'occupation allemande.

Jusqu'au séjour dans ses murs du "Seigneur de la Guerre", Guillaume II, Spa vit se succéder de nombreux hôpitaux pour blessés et convalescents. Les malades affluèrent à tel point que souvent, en plus de la garnison, des employés et du personnel du service sanitaire, Spa abrita quelque cinq mille hommes. C'est en connaissance de cause que les médecins allemands choisirent la région de Spa comme centre de convalescence, mais pour ce faire, les envahisseurs réquisitionnèrent quantité de maisons, de villas et de bâtiments publics. Les écoles furent transformées en dortoirs et en magasins; le Casino et le "Britannique" furent convertis en hôpitaux militaires.



*La grande salle à manger transformée en dortoir*

Le 14 juin 1916, le Kaiser passa en notre ville sans toutefois y séjourner.

Ce fut le 12 mars 1918 que Guillaume II s'installa définitivement au "Neubois", propriété du sénateur Peltzer de Clermont, sise à Nivezé (actuel "Foyer de Charité"). Les villas les mieux agencées et

les plus confortables furent dévolues aux officiers supérieurs. "Sous-Bois", propriété des Nagelmackers, devint la résidence du maréchal Hindenburg; Lüdendorff, lui, prit possession de "Hill Cottage".

La date exacte à laquelle l'"Hôtel Britannique" devint le siège du Grand Quartier Général ("GQG"), n'est pas certaine, mais à partir du 28 juin, on y remarque le passage de l'empereur Charles d'Autriche, et le 14 août celui d'autres visiteurs de marque: le Khédivé d'Egypte Abbas Hilmé, le généralissime Bulgare, le Konprinz de Bulgarie, le prince Jamiz Radziwill.

Venant de Charleville, la direction supérieure des P.T.T. installa une centrale spéciale militaire. Partout au Grand Hôtel Britannique, siège officiel de la direction de la guerre à l'Ouest, des centaines de fils télégraphiques furent tendus en ligne directe jusqu'à Berlin (Georges Jacob).

Le 8 septembre, se tiennent de grandes assises à l'"Hôtel Britannique". D'une nervosité extrême, Lüdendorff fit entourer son bureau d'une double cloison renfermant du sable en grande quantité afin qu'aucun bruit ne vienne troubler son travail. Dans les couloirs d'accès, de nombreux écriteaux invitent les visiteurs au silence. Le matin, dès son arrivée, on lui communique les nouvelles de la nuit. Il a constamment des entretiens téléphoniques avec ses armées. Il s'informe, donne les ordres, recueille les suggestions.

Quand le feld-maréchal Hindenburg – chef d'Etat-major général de l'armée de campagne – arrive à son tour dans les locaux, il a un entretien d'une heure avec son adjoint. Si l'empereur vient au quartier général, le "rapport de Sa Majesté" se déroule entre midi et une heure, après quoi on va déjeuner.

Les deux officiers ont parfois des invités: des princes reçus avec déférence, des hommes politiques qu'on accueille avec réserve et des officiers supérieurs de passage, auxquels Lüdendorff accorde toute sa sympathie et son attention. Parfois, l'empereur lui-même s'assoit à la table des chefs militaires (GJ).



Imitant leur chef impérial, Hindenburg et Lüdendorff firent aménager dans les sous-sols de l'hôtel, une cave blindée défendue par une porte en acier massif comme au "Neubois", et pouvant se diviser également en cas d'éboulement. Les murs en béton ont une épaisseur de plus d'un mètre.

Ces deux hommes exercent le commandement suprême, exprimant la volonté la plus ferme devant un souverain irrésolu et un pouvoir hésitant et sans vigueur.

*Ci-contre, abri construit au sous-sol*

Ils se retrouvaient dans la salle des cartes de l'hôtel, devant la grande loggia du premier étage surplombant la rue de la Sauvenière. Là-même où le Kaiser, quelques semaines plus tard, devait abdiquer, laissant alors cette place à la Commission d'Armistice du 11 novembre présidée par le général français Nudant (GJ).

Le 6 novembre, des parlementaires allemands s'arrêtent au "Britannique". Ce sont le général d'infanterie Von Gundell, le secrétaire d'Etat Erzberger, le comte Berstorff, le général von Winterfeld et le capitaine de marine Von Selow; leurs autos contiennent plusieurs drapeaux blancs et la population exulte de joie à cette nouvelle, car le lendemain, les délégués partaient accepter les conditions du généralissime Foch. Ironie de l'Histoire, ces drapeaux blancs furent fabriqués dans une maison voisine avec des draps de lit portant la marque du "Grand Hôtel Britannique"!

Après leur départ, le bruit circule que les révolutionnaires allemands menacent de quitter Aix-la-Chapelle et de marcher sur Spa si le Kaiser n'abdique pas au plus tôt. Les troupes revenant du front se rangeaient du côté des républicains, et la garde, à Spa, avait résolu de ne pas s'opposer à leur arrivée (J. de Thier).

Maurice Baumont, professeur d'Histoire contemporaine à la Sorbonne, auteur de "L'abdication de Guillaume II" (Plon – Paris, 1930), nous décrit les heures dramatiques qui se déroulèrent à Spa, à la "Fraineuse" et au "Grand Quartier Général" qui se trouvait donc au Grand Hôtel Britannique".

Vers une heure et quart, un nouveau message arrivait de Berlin au nom du chancelier: "Prière instante à Sa Majesté de sauver par l'abdication une situation désespérée". L'empereur reçut la nouvelle avec une gravité muette, le visage blême comme vieilli de plusieurs années... il ordonna de transmettre à Berlin sa décision: il abdiquait comme empereur allemand, mais non comme roi de Prusse... Il dicta sur place un message mais l'amiral von Hintz ne voulait pas d'un texte improvisé et pria trois officiers de l'aider à la rédaction d'un texte officiel à transmettre à Berlin. La rédaction de cet acte fut laborieuse. Il était ainsi conçu:

- 1°) Sa Majesté est d'accord pour que le gouvernement allemand autorise la commission d'armistice, qui se trouve derrière les lignes ennemies, à conclure immédiatement l'armistice, avant même qu'on en connaisse les conditions;
- 2°) Pour éviter l'effusion de sang, Sa Majesté est prête à abdiquer comme empereur allemand, non comme roi de Prusse. Sa Majesté veut rester roi de Prusse pour éviter que l'abdication ne soit suivie du départ de la majorité des officiers, qui enlèverait à l'armée ses chefs et amènerait sa dissolution;
- 3°) Sa Majesté ne veut pas de guerre civile;
- 4°) En cas d'abdication comme empereur, Sa Majesté ordonnera au maréchal von Hindenburg de prendre le commandement de l'armée allemande. Elle restera auprès des troupes prussiennes. Des prescriptions ultérieures seraient réservées au lieutenant général de l'empire;
- 5°) Les chefs d'armée et les commandants en chef sont d'avis que l'abdication de l'empereur, suprême souverain de guerre, est de nature à provoquer les plus graves ébranlements dans l'armée, et ils ne peuvent plus prendre la responsabilité de la cohésion des troupes.

Guillaume, I.R.

"G.Q.G., le 9 novembre 1918".



Ajoutons que d'autres "acteurs" influencèrent sans doute la décision de l'empereur: "Des officiers en provenance du front, partis le 9 novembre à 4 heures du matin, arrivent à Spa à l'hôtel Britannique. Après présentation de leurs papiers, ils peuvent entrer, et se trouvent dans une grande pièce, la salle à manger de l'hôtel, avec une trentaine d'officiers supérieurs. Quoique fatigués de leur voyage nocturne, ces officiers éprouvent quelque satisfaction d'avoir été convoqués et de se sentir au G.Q.G. Transis de froid, ils sont heureux d'avoir une salle bien chauffée; mais ils ont faim et regrettent qu'aucune collation ne leur ait été réservée..."

"Abandonné par son gouvernement, par ses généraux et par ses troupes, comme il l'avait été par ses alliés, Guillaume II quitta l'Hôtel Britannique où l'abdication avait été signée et se rendit en auto à la gare de Spa d'où son train l'emporta vers Liège et la Hollande. Il était accompagné d'une dizaine de personnes" (Extrait de "Liège pendant la Grande Guerre", Tome IV, par Jules de Thier et Olympe Gilbert. Ajoutons que le chevalier de Thier, journaliste au journal "La Meuse", habitait Spa).

Précisons que l'empereur passa la nuit dans son train spécial en gare de Spa et ne quitta la ville que le lendemain 10 novembre à cinq heures du matin. Le train stoppa à La Reid. Le Kaiser en descendit et monta dans une auto qui l'attendait. La frontière hollandaise fut atteinte à 7 heures 30.

Un journaliste français, Herman Frenay-Cid, rapporte, dans un article paru dans "Le Soir" du 23 juin 1932, le témoignage de cet épisode capital dans l'histoire des Hohenzollern et du Reich allemand: "D'une fenêtre située en face de l'Hôtel Britannique, le fils du propriétaire de cet établissement avait assisté, en effet, à l'abdication de Guillaume II. Il n'entendit rien, évidemment, des propos émis par les personnages, mais il vit tous leurs gestes, suivit leurs allées et venues et put deviner, sinon comprendre, la troublante signification d'une scène qui fut brève et dramatique.

Le Kaiser, en tenue militaire, était assis au milieu de la pièce, devant une table tout à fait nue. Une porte soigneusement refermée livra passage à quelques officiers de haut rang qui, apparemment peu soucieux de l'étiquette, se plantèrent en ordre dispersé devant celui qui, jusqu'à cet instant, avait été l'Empereur. L'un d'eux parla, et son bref discours parut être prononcé sur un ton nerveux. Guillaume répliqua avec une vivacité d'expression qui trahissait une profonde surprise. Aussi promptement, les autres généraux émettaient des avis soulignés de gestes inusités dans les conférences militaires et des colloques violents s'entrecroisèrent entre l'homme assis, qui frappait du poing droit sur la table et ses implacables interlocuteurs qui le harcelaient dans l'intention évidente – on le voyait à ses furieuses dénégations – de lui imposer une volonté difficilement acceptable.

Guillaume II résistait – l'invisible témoin ne savait à quelles injonctions – quand il vit que les généraux avaient cause gagnée. L'Empereur, debout, se couvrait de son manteau. C'était un calme brusque qui succédait à l'orage et figeait tous les acteurs du drame dans une attitude pleine d'émotion. A ce moment, comme dans une mise en scène bien réglée, une grosse limousine freinait devant le perron de l'hôtel. Cette voiture aussitôt emportait Guillaume II déchu sur la route qui devait devenir la route de l'exil... (Récit reproduit dans le numéro de mars 1983 d'"Histoire et Archéologie Spadoises").

Le témoin se trouvait être Frank Leyh, alors âgé de vingt-huit ans. Le samedi suivant, dans une lettre à sa fiancée, il écrivait: "Je suis arrivé juste à temps hier matin pour voir arriver les avant-gardes de la cavalerie anglaise à Spa. Puis j'ai été longuement interviewé par les journalistes français et anglais. C'était très amusant de les voir griffonner et prendre des notes. Je leur ai montré la chambre de l'abdication. Ils me disent tous que la réclame faite pour Spa et l'hôtel par les derniers événements est formidable..."

...M.G.E. Jacob rappelait encore: "...J'ai vu sortir du Britannique le Kaiser (vers midi vingt). Il s'immobilisa sur la plus haute des trois marches, promenant son regard de gauche à droite, puis portant sa main à hauteur de son képi, réitéra le geste précédent, saluant la foule massée sur les trottoirs d'en face, avant de pénétrer dans l'auto dont un soldat tenait la porte ouverte..."

Les Allemands restèrent à Spa jusqu'en juin 1919, mais il s'agissait des participants à la Commission d'Armistice. Pendant un certain temps, le "Britannique" était toujours gardé par des sentinelles... allemandes.

La Conférence diplomatique, qui eut lieu du 5 au 16 juillet 1920, avait créé à Spa une fiévreuse animation. De nombreux généraux et hommes d'Etat descendirent au "Grand Hôtel Britannique": le général français Nudant, le président T.W. Wilson des Etats-Unis, le maréchal Foch, le président du Conseil français Poincaré, le président Millerand de France, le premier ministre de Grande-Bretagne Lloyd George, Eleuthère Venizélos, premier ministre de Grèce...

L'entre-deux-guerres retrouva petit à petit à Spa la clientèle qui ne partait pas encore à la Côte d'Azur et en Espagne... Ce "cher Hôtel Britannique", comme l'appelait le journaliste Charles d'Ydewalle, redevint alors le rendez-vous de nombreux personnages de marque qui en goûtaient la beauté, le confort et la qualité de l'accueil. Des réceptions y étaient organisées; on connut, en 1932, une Garden Party en l'honneur des participantes au titre de Miss Univers; des tournois de tennis inter-clubs s'y déroulaient et en 1932 fut inauguré un Tom Thumb Golf.



*Le Tom Thumb Golf, dans le fond, le temple anglican*

Hélas, en mai 1940, éclatait le nouveau drame de la Deuxième Guerre Mondiale. Réquisitionné par la Wehrmacht depuis le 20 mai 1940 jusqu'au 9 septembre 1944, l'hôtel devint à nouveau un "Lazarett" (hôpital). On y vit défiler les plus grands mutilés de guerre dont certains, amputés des deux jambes, se déplaçaient sur de petites planches à roulettes à l'aide de leurs bras... Spectacle atroce et stupéfiant.

Suivra alors le jour tant attendu: l'arrivée des troupes américaines de la Libération et l'occupation de l'hôtel par le général américain Courtney Hodges, commandant de la 1<sup>ère</sup> Armée et son Etat-major. Les américains occupèrent les quatre-vingt-neuf chambres de l'hôtel du 20 septembre 1944 jusqu'en août 1945. Le général Dwight Eisenhower y passa lors de l'offensive von Runstedt. Il arrive encore que des vétérans Américains, accompagnés de leur famille, viennent revoir les lieux où ils vécurent des heures dramatiques.

Après 1945, on y vit descendre également Simone de Beauvoir, Cécile Sorel, Charles Trenet, Juan Manuel Fangio, Sophie Desmaret, Darry Cowl... On y donna des bals prestigieux...

Après cet épisode glorieux, victime de la profonde mutation du tourisme, l'établissement connut le sort déclinant de toute la grande hôtellerie belge et internationale. Mis en vente, il fut acquis par l'Etat belge en 1958 et c'est dans ce bâtiment si chargé de souvenirs qu'est désormais installé un internat pour jeunes gens.

Parce qu'il changeait de fonction, l'établissement prit aussitôt un visage différent: il fallut adapter ses structures internes et externes à l'accueil d'une population scolaire dont les motivations et les comportements différaient de ceux de la clientèle de l'ancien hôtel... L'Internat devint donc un chantier permanent où défilèrent tous les corps de métier afin de lui donner l'aspect que l'on peut voir aujourd'hui.

Au cours des années 70, on rasa les anciennes dépendances (écuries, garages, caves, etc...) et le terrain ainsi récupéré fut affecté en partie à la construction d'un centre P.M.S. et, pour une large part, à l'installation de plaines de sports et de jeux à l'usage exclusif des élèves internes.

La Commission Royale des Monuments et Sites en a classé diverses parties telles que les façades, les toitures, le grand hall aux baies majestueuses, l'escalier, la salle de restaurant, les salons de lecture et de conversation et une chambre historique au 1<sup>er</sup> étage (Moniteur belge du 02/06/1983).

*Frank Leyh n'avait pas abandonné pour autant sa vocation d'hôtelier: il ouvrit en 1960 le château "Sous-Bois", évoqué plus haut, ancienne résidence du maréchal Hindenburg. Leurs Majestés le Roi Baudouin et la Reine Fabiola y furent reçus à déjeuner lors de leur Joyeuse Entrée à Spa en 1964.*

Gaston P. Bedoret  
Septembre 1997

*METTERNICH ET LA COMTESSE DE LIEVEN À SPA (1818-1821)*

---

1818. Trois années ont passé depuis la bataille de Waterloo. Napoléon I se morfond, exilé à Sainte-Hélène... Le Congrès de Vienne a remodelé la carte de l'Europe, créant le Royaume des Pays-Bas, mais il a refusé la restauration des principautés de Liège et de Stavelot-Malmedy. La sécurité semble régner...

“Napoléon était tombé, mais les principes révolutionnaires pouvaient encore déchirer la France et menacer le repos des autres états. Les hautes parties contractantes s'étaient engagées, au Congrès de Vienne, à se concerter en cas de trouble et à agir en commun. Elles voulaient bien ajouter qu'elles se concerteraient avec Sa Majesté Très Chrétienne, mais la France n'était point admise dans le Directoire des Quatre qui essayait d'imposer à l'Europe une autorité supérieure à celle de chaque Etat et dont le premier objet était d'assurer les rois contre les révolutions. C'est ce qu'on nomma couramment la Sainte-Alliance, et ce nom est encore usité pour désigner cette ébauche de Société monarchiste des Nations”<sup>1</sup>, une sorte d'ancêtre de l'ONU...

La France a retrouvé un roi, Louis XVIII, et souffre de l'occupation de son territoire par des armées alliées, garantes de la paix et du paiement des indemnités dues par ceux qui, pendant plus de vingt ans, ont semé la guerre sur le continent. Dans les Cours européennes, “On se méfie toujours car une révolution reste possible. On ne s'inquiète plus. Le drapeau blanc est moins dangereux que le drapeau tricolore”<sup>2</sup>.

A Talleyrand a succédé au Ministère des Affaires Etrangères le duc de Richelieu<sup>3</sup>. Ce dernier voudrait alléger le fardeau qui pèse sur son pays et lui rendre son statut perdu de grande puissance, mise sur le même pied que ses anciens adversaires. Il sait qu' “Au printemps de 1818, les gouvernements des quatre puissances victorieuses [Russie; Angleterre; Autriche, Prusse] se montrent disposés à suivre l'avis de Wellington (commandant les troupes d'occupation en France, il voudrait voir se terminer cet état des choses). L'affaire est donc, en principe réglée, sous réserve du paiement intégral de l'indemnité de guerre fixée par le traité de paix. En décidant la convocation d'une conférence à Aix-la-Chapelle, la première des “réunions” prévues par l'article 6 du traité du 20 novembre 1815, les Alliés acceptent de mettre à son ordre du jour le retrait des troupes d'occupation; cette solution est adoptée sans difficulté sérieuse”<sup>4</sup>. Richelieu veut davantage. Et pour cela, il viendra à Spa.

---

<sup>1</sup> R. MABILLE DE PONCHEVILLE, *Scènes et tableaux de la Restauration*, Paris, 1935, p. 79.

<sup>2</sup>J.-B. DUROSELLE, *L'Europe de 1815 à nos jours*, Coll. Nouvelle Cléo, Paris, 1975, p. 116.

<sup>3</sup> RICHELIEU (Armand Emmanuel DU PLESSIS, duc DE), homme politique français, né à Paris (1766-1822). Devenu Premier Ministre à la Restauration (1815-1818 et 180-1821). Il signa le second Traité de Paris et représenta la France au Congrès d'Aix-la-Chapelle (Petit LAROUSSE)

<sup>4</sup> Pierre RENOUVIN, *Histoire des relations internationales, tome cinquième. Le XIXe siècle - I. De 1815 à 1871 - L'Europe des nationalités et l'éveil de nouveaux mondes*, Paris, Hachette, 1960, p. 50-51.

Spa, ville d'eau rivale d'Aix-la-Chapelle, est toute proche de cette dernière. Nombre d'Anglais y sont accourus dès que les armées de l'Empereur des Français ont dû faire retraite sur la France. "Après la bataille de Waterloo, Spa voit arriver les plus grands personnages: le duc et la duchesse de Cumberland, le duc de Wellington<sup>5</sup> (grand héros du moment et futur chef du gouvernement anglais), lord Londonderry, sir Henri Holland (président du Royal Institute). En 1816, Benjamin Constant qui se trouve à Spa, écrit à Mme Récamier que le prince Auguste de Prusse est à Spa avec une petite Anglaise, que la majorité est anglaise, vit à l'anglaise et que le spectacle est mauvais"<sup>6</sup>.

Il n'est dès lors pas étonnant de trouver dans la "Perle des Ardennes" certains diplomates anglais, soucieux de préparer, dans le calme et la discrétion, les sujets mis à l'ordre du jour du Congrès, les discussions prévues et des projets de résolutions. Richelieu voulut y rencontrer Castlereagh<sup>7</sup>, ministre des Affaires Etrangères de Grande-Bretagne: "Avant même d'avoir atteint l'ancienne capitale carolingienne qui devenait à nouveau, pour quelques jours, le centre politique du continent, Richelieu s'était ouvert de ses désirs et de ses espoirs au ministre britannique des Affaires étrangères qu'il avait rencontré à Spa. Il avait expliqué à Castlereagh qu'en plus de l'évacuation, il désirait obtenir la restauration de la France dans le concert des grandes puissances sur un pied de parfaite égalité avec les quatre Alliés. Mais il s'était fait durement rappeler à la réalité. Castlereagh lui avait clairement montré que, même si les Alliés évacuaient la France, ils ne pourraient pas oublier, du jour au lendemain, les dangers qu'elle avait fait courir à l'Europe"<sup>8</sup>.

"Dans la vieille ville impériale devenue terre prussienne par les traités de Vienne, le roi Frédéric-Guillaume était chez lui. Les empereurs de Russie (Alexandre Ier) et d'Autriche (François II) vinrent en personne, escortés, le premier de Nesselrode<sup>9</sup> et de Capo d'Istria<sup>10</sup>, le second, de Metternich. Castlereagh et Wellington représentaient l'Angleterre ... Les décisions paraissent prises d'avance: "Quel joli petit Congrès! écrivait Metternich, Celui-ci ne me fera pas de mauvais sang, je vous en réponds"<sup>11</sup>.

<sup>5</sup> Il figure (n° 50) sur le "Livre d'or" d'Antoine Fontaine.

<sup>6</sup> Pierre LAFAGNE, *Spa et les Anglais ou L'influence anglaise dans l'histoire de Spa*, Spa, s.d., p. 22.

<sup>7</sup> CASTLEREAGH (Robert STEWART, vicomte). Homme d'Etat britannique, né à Mount Stewart (Irlande) [1769-1822]. Il fut l'âme des coalitions contre Napoléon Ier. (Petit LAROUSSE).

<sup>8</sup> Jacques-Henri PIRENNE, *La Sainte-Alliance Organisation européenne de la paix mondiale II La rivalité anglo-russe et le compromis autrichien 1815-1848*, Coll.L'évolution du monde et des idées, La Baconnière, Neuchatel, 1949, p. 348.

<sup>9</sup> NESSELRODE (Karl Robert comte von), diplomate russe d'origine allemande, né à Lisbonne (1780-1862) à. Il fut plénipotentiaire du tsar au Congrès de Vienne et dirigea la politique extérieure russe de 1816 à 1856 (Petit LAROUSSE)

<sup>10</sup> CAPO D'ISTRIA ou CAPODISTRIA (Jean comte de), homme d'Etat grec, né à Corfou (1776-1831). Il joua un grand rôle dans l'insurrection des Grecs contre la Turquie. Il fut président de la République grecque en 1827, mais mourut assassiné à Nauplie (Petit LAROUSSE)

<sup>11</sup> R. MABILLE DE PONCHEVILLE, *op. cit.*, p. 78.



M. de Richelieu.



“Le congrès d’Aix-la-Chapelle s’ouvre le 27 septembre 1818. ... Le tsar désire voir le congrès régler deux questions, primordiales selon lui : la fin de l’occupation alliée en France et l’entrée de celle-ci dans “la congrégation des Etats de l’Europe”. De prime abord, l’Angleterre et l’Autriche voient là une manoeuvre sournoise pour lier d’amitié la Russie et la France. Mais Alexandre expose ses vues “avec une sincérité, une clarté et une précision extraordinaire” (note Gentz, factotum de Metternich), dissipe les appréhensions, obtient gain de cause. Les armées occupantes rentreront dans leurs foyers dans peu de mois”<sup>12</sup>.

“Le 8 octobre, on s’accorde avec la délégation française sur les arrangements financiers: la somme totale que la France versera encore aux Alliés est fixée à 268 millions, dont 100 millions à acquitter en inscriptions de rente et 168 en traites sur les banques Hope et Baring<sup>13</sup>. Quelques chicanes de la Prusse n’empêchèrent pas l’évacuation d’être signée le 9 octobre. Elle devait être terminée le 30 novembre”<sup>14</sup>.

” Le duc de Richelieu, aussitôt réglée la question de la libération du territoire, demande aux Alliés d’admettre la France dans le groupe des puissances dirigeantes. ... Mais les méfiances entre les Alliés paraissent entraver le succès de ce dessein ... Les pourparlers d’Aix-la-Chapelle aboutissent, le 12 octobre 1818, à un compromis. D’une part, le Tsar accepte de maintenir la Quadruple Alliance: les Quatre s’engagent donc à rester solidaires dans le cas où le danger d’une revanche française reparaîtrait. D’autre part, le cabinet anglais consent à admettre la France aux conférences prévues par l’article 6 du traité du 20 novembre 1815<sup>15</sup>.

Les journaux du temps n’ont pas manqué de dépeindre les aspects extérieurs et spectaculaires de cette concentration de têtes couronnées et d’hommes d’État dans la petite ville historique, de la composition des délégations, de certains à-côtés pittoresques ou galants...Le chroniqueur verviétois Henrard a noté: “Le 30 septembre 1818, l’empereur Alexandre de Russie arrivé à Aix-la-Chapelle pour le Congrès de Paix; il est passé par Verviers pour aller voir sa sœur, femme du Prince Royal des Pays-Bas, à Spa pour la saison. Il était sans suite avec une seule voiture à six chevaux et en capote grise. Le lendemain, 1<sup>er</sup> octobre, il est repassé en uniforme d’officier supérieur. Il saluait tout le monde qui était

<sup>12</sup> Daria OLIVIER, *Alexandre I<sup>er</sup>, Prince des Illusions*, Les Grandes études historiques, Paris, Fayard, 1973, p. 370.

<sup>13</sup> Les auteurs ne sont pas d’accord sur le montant dû par la France. Jacques-Henri PIRENNE, *La Sainte-Alliance...*, p. 353-354 écrit: “Les chiffres des obligations financières imposées à la France en vertu de l’article 4 du traité du 20 novembre 1815 étaient définitivement fixés. Il resterait 265 millions à payer par la France. De cette somme, 100 millions seraient payés en inscriptions de rentes sur le grand livre de la dette publique au cours du jour du 5 octobre, soit 75 fr. 75. Les 165 millions restants seraient acquittés par neuvièmes, de mois en mois, à partir du 6 janvier 1819, au moyen de traites sur les banquiers Hop et Baring qui reçurent pour ce service 12. 313.000 francs de rente au taux de 67 francs”.

<sup>14</sup> M<sup>is</sup> de ROUX, *La Restauration*, Paris, 1920, p. 131. - Guillaume de BERTIER de SAUVIGNY, *Metternich et la France après le Congrès de Vienne, tome I, De Napoléon à Decazes 1815/1820*, Bibliothèque des recherches historiques et littéraires, Paris, Hachette, 1968, p. 198.

<sup>15</sup> Pierre RENOUVIN, *op. cit.*, p. 51.

considérable. L'évacuation des troupes d'occupation étant ordonnée, il en passe beaucoup en novembre et les hommes sont logés chez les bourgeois"<sup>16</sup>.

Dans son *Historique de l'administration communale de la ville de Verviers*, Jean-Simon Renier rapporte en note: "L'empereur de Russie Alexandre, étant passé par Verviers le 30 septembre 1814 en se rendant à Spa, s'arrêta place des Récollets. La foule l'acclama et il fit des dons nombreux. Etant revenu la semaine suivante, l'ovation fut plus enthousiaste encore et il offrit au bourgmestre une somme pour le peuple. De ses troupes restées en France, 30.000 fantassins et cavaliers passèrent à Verviers en novembre 1818; par homme, ils donnaient pour l'hébergement 50 centimes par jour. Suivaient des troupes prussiennes. Un témoin oculaire nous rapporta qu'en une seule journée, de six heures du matin à six heures du soir, passèrent par la rue de Heusy 60.000 hommes, six de front, allant camper entre Stembert et Limbourg. Le lendemain, matin, l'espace envahi était entièrement nu, de haies et bois à brûler"<sup>17</sup>.

"Beaucoup de belles dames sont venues de Russie, d'Autriche, d'Angleterre pour égayer un peu le séjour de la vieille cité carolingienne. On a remarqué surtout le grand flirt de Metternich avec l'ambassadrice russe à Londres, la comtesse et future princesse de Lieven. Ces deux personnages méritent une présentation:

Le prince de Metternich avait alors quarante-cinq ans. Marié - plus ou moins heureusement - à une femme qui lui avait donné sept enfants de santé délicate, il s'adonnait depuis un quart de siècle aux travaux de la diplomatie et aux jeux de l'amour. Dans son double rôle de chancelier et de ministre des Affaires étrangères d'Autriche, il était certainement le personnage le plus éminent, sinon le plus distingué, d'Europe. Il était doué de grands charmes physiques autant qu'intellectuels... Amant expérimenté, qui ne prenait guère au sérieux les liens du mariage, le Chancelier avait eu bien des maîtresses<sup>18</sup>. Lorsque Metternich rencontra madame de Lieven, il cherchait une femme faite pour le comprendre et l'aimer...Il lui fallait une femme de son rang, de son monde, de son niveau intellectuel; une femme avec laquelle il n'aurait pas à craindre la rivalité d'un bel et insipide attaché. Madame de Lieven répondait en tout point à ces exigences<sup>19</sup>.

<sup>16</sup> Copie d'Auguste GURDAL d' "Extraits du Manuscrit du Verviétois Pierre-Joseph HENRARD".

<sup>17</sup> Verviers, 1898, p. 118.

<sup>18</sup> H. MONTGOMERY HYDE, *La princesse de Lieven, grande dame et cœur de femme*, Paris, Hachette, 1941, p. 96-97.

<sup>19</sup> Constantin de GRUNWALD, *La vie de Metternich*, Paris, Calmann-Lévy, 1938, p. 184.



A cette époque, Dorothée a trente-deux ans. Fille du général de Benckendorff et protégée de l'impératrice Maria-Féodorovna, qui traitait sa mère en amie intime, elle avait, le 24 février 1800, épousé un général de 26 ans, son aîné de onze ans, ministre de la guerre et fort bel homme. ...Elle avait beaucoup aimé son séduisant mari, auquel elle avait donné une fille et trois fils. ... Elle s'en éprit sincèrement car elle écrivit à son frère Alexandre: "*Vous connaissez mon mari (avec quel plaisir je lui donne ce nom!) Aussi vous devez comprendre combien je l'aime, combien je suis heureuse*". Peu importent les raisons qui la rendirent infidèle. Elle garda toujours une grande tenue extérieure et devint la meilleure des collaboratrices quand, en 1809, le général Lieven fut nommé ministre de Russie à la Cour de Prusse et surtout, trois ans plus tard, ambassadeur à celle d'Angleterre.

Elle n'était pas particulièrement belle : l'abondance de sa chevelure soyeuse, l'éclat de ses yeux noirs ne rachetaient pas un nez pointu, un cou trop long, un menton trop court, une bouche déplaisante<sup>20</sup> et surtout "*la maigreur désespérante de sa silhouette*". Mais "*elle en imposait par sa dignité (c'est Talleyrand qui le certifie), par sa grâce hautaine et par la distinction suprême de ses manières*". Faite des qualités les plus contradictoires, elle se montrait, suivant son propre aveu, "*active et paresseuse, gaie et mélancolique, courageuse et lâche*". Son intelligence était remarquable, elle connaissait les langues, elle jouait du piano à merveille, elle avait du tact, de la souplesse, l'esprit fin et perspicace, un langage serré, de promptes et heureuses reparties, le talent d'exciter la conversation, de soutenir la curiosité, de feuilleter les hommes comme les hommes feuilletent les livres. Elle possédait un autre talent particulièrement appréciable pour quelqu'un d'aussi disert, d'aussi prolix que l'était le Chancelier: elle savait bien écouter. Elle était malicieuse et mordante ; mais elle conservait, tout comme Metternich, un grand fonds d'indulgence pour les faiblesses de la nature humaine. Elle admirait la politique, non pas qu'elle eût telle idée, telle conviction à défendre ; c'était l'intrigue diplomatique, la lutte compliquée des chancelleries qui passionnait son âme inquiète et tourmentée : elle aimait "l'art pour l'art". Sous certains rapports, elle devait être une personne insupportable et exaspérante, l'ambition se mêlant chez elle à la morgue aristocratique, le désir de paraître à celui de dominer. Elle ne recherchait que la société des grands: "*J'aime la société des rois*", déclarait-elle d'une façon péremptoire...<sup>21</sup> Les amateurs de nuances trouvaient à la jeune ambassadrice plus d'esprit naturel que d'instruction. Les graphologues ont reconnu dans son écriture les traits "*d'un homme cultivé*". "*Tu es homme par l'esprit, femme par la finesse du tact*", lui écrivait Metternich. ... Talleyrand a pu affirmer que "*dans les affaires politiques, elle était au moins aussi officielle que son mari*"<sup>22</sup>

<sup>20</sup> Malgré quoi Castlereagh lui trouvait "un visage intelligent et charmant".

<sup>21</sup> Constantin de GRUNWALD, *op. cit.*, p. 184-185.

<sup>22</sup> Michel MISSOFFE, *Metternich 1773-1859*, Paris, Arthème Fayard, 1959, p. 239-241.



*Evacuation du territoire français par les troupes alliées (11-22 novembre 1818)*

La comtesse de Lieven, dont le mari complétait la délégation russe, survenait à point nommé, pour combler le vide insupportable de l'esprit de Metternich. Ils se rencontrèrent par hasard une ou deux fois au cours de la semaine suivante, mais ils ne furent pas immédiatement attirés l'un vers l'autre. En vérité, ce fut le ministre des Affaires étrangères, le comte de Nesselrode, qui conseilla au Chancelier d'accorder quelque attention à l'ambassadrice. Metternich, qui était un vieil ami de Nesselrode, suivit son conseil à la première occasion qui se présenta, précisément dans la maison des Nesselrode. Il s'approcha de Mme de Lieven et ils causèrent. Plus tard, Metternich se souvint que le sujet de leur entretien avait été Napoléon "qui leur avait ainsi servi d'intermédiaire". "*J'avoue*", écrivit Metternich par la suite, "*que je ne lui eusse pas supposé ce mérite. Le fait prouve, au reste, qu'il m'a été bien plus utile dessus son rocher que sur le trône*"<sup>23</sup>.

La Conférence battait son plein, Metternich se trouvait à Aix-la-Chapelle depuis trois semaines quand les Lieven arrivèrent au début d'octobre. Ils logèrent dans une maison de la Grosskölnstrasse qu'ils avaient louée pour la circonstance. Elle était commodément située près du Rathaus où se tenaient les séances, et près du Kurhaus où avaient lieu des discussions moins solennelles et où les plénipotentiaires et leurs épouses pouvaient en même temps prendre les eaux.

Les Nesselrode avaient décidé de faire une excursion à Spa ; ils invitèrent Metternich et les Lieven à se joindre à leur groupe, qui devait se mettre en route quelques jours plus tard. Il y avait aussi le prince de Hesse, le comte Lebzeltern, ambassadeur d'Autriche à Saint-Petersbourg, et le comte de Zichy, futur beau-père du Chancelier. Ce fut une agréable interruption dans le programme du Congrès, pour le prince de Metternich et Mme de Lieven en particulier. Ils passèrent la nuit à Spa, explorèrent les environs le lendemain matin, dînèrent ensemble "*dans une méchante auberge*" et revinrent à Aix dans la soirée. "*Le temps était superbe*", écrivait Metternich à sa femme qu'il avait sagement laissée chez elle à Vienne, "*et notre course très bien organisée.*" Il ne dit pas à la princesse de Metternich que l'un des arrangements consista à changer de carrosse au retour, de façon à se trouver avec sa nouvelle flamme. Mais à Dorothee il confessa: "*Je commence à croire que ceux qui vous avaient désignée comme une femme agréable avaient raison*". Quoi de surprenant à ce qu'il eût trouvé la route plus courte que la veille...

Le lendemain de cette expédition, Metternich rendit visite pour la première fois à Mme de Lieven chez elle. De son propre aveu, il passa une heure assis à ses pieds et trouva la position fort agréable. Mais il ne semble pas que Dorothee lui eût encore permis d'en prendre une plus intime, pour des raisons de santé peut-être. En se rappelant ce jour, Metternich écrivit: "*Il m'a paru, en rentrant chez moi, que je te connaissais depuis des années*"<sup>24</sup>.

<sup>23</sup> H. MONTGOMERY HYDE, *op. cit.*, p. 98-99.

<sup>24</sup> H. MONTGOMERY HYDE, *op. cit.*, p. 99.

Après le voyage à Spa, du 25 au 27 septembre, les nouveaux amis se revirent à Aix-la-Chapelle; mais c'est seulement un peu plus tard que, chez Metternich, dans "*une poussée de fièvre*", les heures passionnées succédèrent aux entretiens passionnants<sup>25</sup>. L'homme d'Etat a fait lui-même dans une lettre, adressée le 28 novembre 1818 à sa maîtresse, le récit des préliminaires de leur commune passion, exactement comme s'il s'était agi des préliminaires d'un traité entre deux grandes puissances, sans rien omettre des dates de leurs brèves rencontres et de leurs conversations anodines. "*Le 29 octobre, termine Metternich, je ne t'ai pas vue. Le 30, j'ai trouvé que la veille avait été bien froide et vide de sens. J'ignore le jour où tu es venue dans ma loge, tu as eu la fièvre, mon amie, tu m'as appartenu. Ne me demande pas ce que j'ai éprouvé depuis...*"<sup>26</sup>

Dans l'intervalle de leurs rendez-vous, le prince-chancelier s'appliquait, avec le plus louable zèle, "*à renforcer les principes de la religion et de la famille en Europe, à défendre le dépôt moral dont la divine Providence a investi les souverains, et à sauver les peuples de leurs propres égarements*"<sup>27</sup>

Les idylles des diplomates sont, par définition, vouées à l'éphémère. Le 18 octobre, le comte et la comtesse de Lieven partirent pour Bruxelles et, si les deux amants parvinrent à s'y retrouver, ce ne fut que pendant quatre jours. Les Lieven revinrent à Aix-la-Chapelle le 13 novembre et, pendant les cinq jours qui suivirent, les deux amis se virent autant qu'ils le voulurent. Dorothee vint dans la chambre de Metternich à la Comphausbadstrasse ; elle se plaignit d'une fièvre légère et, profitant peut-être de cette faiblesse physique, le Chancelier la fit sienne...

Le 18 novembre 1818, les Lieven quittèrent Aix-la-Chapelle, pour de bon cette fois. Ils reprirent le chemin de Bruxelles, où se trouvait déjà le Tsar. Metternich avait l'intention de voyager avec eux pour profiter encore un peu de la compagnie de sa maîtresse, mais, au dernier moment, les affaires du Congrès l'obligèrent à retarder son départ de quelques jours<sup>28</sup>. Le 27, ils se séparèrent pour trois ans. "*Je vous ai trouvée pour vous perdre*", déplorait la première lettre d'une correspondance de sept ans!<sup>29</sup> Car ces amours ont laissé leur trace dans l'histoire. La chance, et peut-être aussi son habileté personnelle, ont favorisé la princesse de Lieven. De toutes les femmes qu'aima Metternich, elle était la seule qui posait pour la postérité : à ses propres yeux, sa liaison avec le grand homme d'Etat prenait le caractère d'un événement historique. Tandis que nous ignorons complètement ce que Metternich aurait pu écrire à ses autres maîtresses, à Caroline Murat, à la duchesse d'Abrantès, à Madame de Bagration ou à Madame de Sagan, la princesse de Lieven a conservé à bon escient les lettres qui lui furent adressées du Ballhausplatz

<sup>25</sup> Michel MISSOFFE, op.cit., p. 242.

<sup>26</sup> Constantin de GRUNWALD, op. cit., p. 185-186.

<sup>27</sup> Maurice PALÉOLOGUE, *Alexandre I<sup>er</sup>, Un tsar énigmatique*, Paris, Plon, 1937, p. 251-252.

<sup>28</sup> H. MONTGOMERY HYDE, op. cit., p. 100-101.

<sup>29</sup> Michel MISSOFFE, op.cit., p. 242-243.

à Vienne... Elle a aussi recopié, de sa propre écriture, décidée et énergique, une grande partie des missives qu'elle adressa à son amant. Une correspondance assidue remplacera le contact personnel: les deux amants y mettent le meilleur de leur être, dévoilent leurs sentiments et leurs pensées les plus intimes et échangent des observations sans fin dans le domaine qui les passionne autant, sinon plus que l'amour - le domaine de la haute politique européenne<sup>30</sup>.

Pendant l'été 1821, Madame de Lieven revint sur le continent. Elle passa tout son temps à Bruxelles avec le prince et la princesse d'Orange et trouva leur Cour extrêmement ennuyeuse. De Bruxelles, elle se rendit à Spa, "*l'endroit le plus froid, le plus laid et le plus vide que l'on puisse imaginer*" Elle y passa pourtant trois jours absolument seule. Que cela lui déplut ! Son cœur est triste; rien ne l'intéresse dans la ville d'eaux; *surtout IL n'est pas venu... "Un être seul vous manque et tout est dépeuplé!"*<sup>31</sup>. Elle ne trouva même pas quelque terne voisin à qui parler. "*J'ai fort besoin de distractions, je maigris d'ennui,*" écrivit-elle, exhalant encore une fois sa vieille plainte favorite. Le contact avec d'autres humains était pour elle un besoin vital. Fort heureusement trois monarques firent bientôt leur apparition à Spa : les rois de Prusse, de Wurtemberg et des Pays-Bas. Ce fut un véritable "Congrès en parodie", et elle se retrouva dans son élément. Elle eut aussi la visite d'un autre personnage de sang royal: le prince de Rohan qui vint exprès de Paris pour la voir. Son cœur battit même un peu pour lui, bien que dans son journal elle le dépeigne assez méchamment par ces mots: "*Brouillard n° 1 à mon égard*".

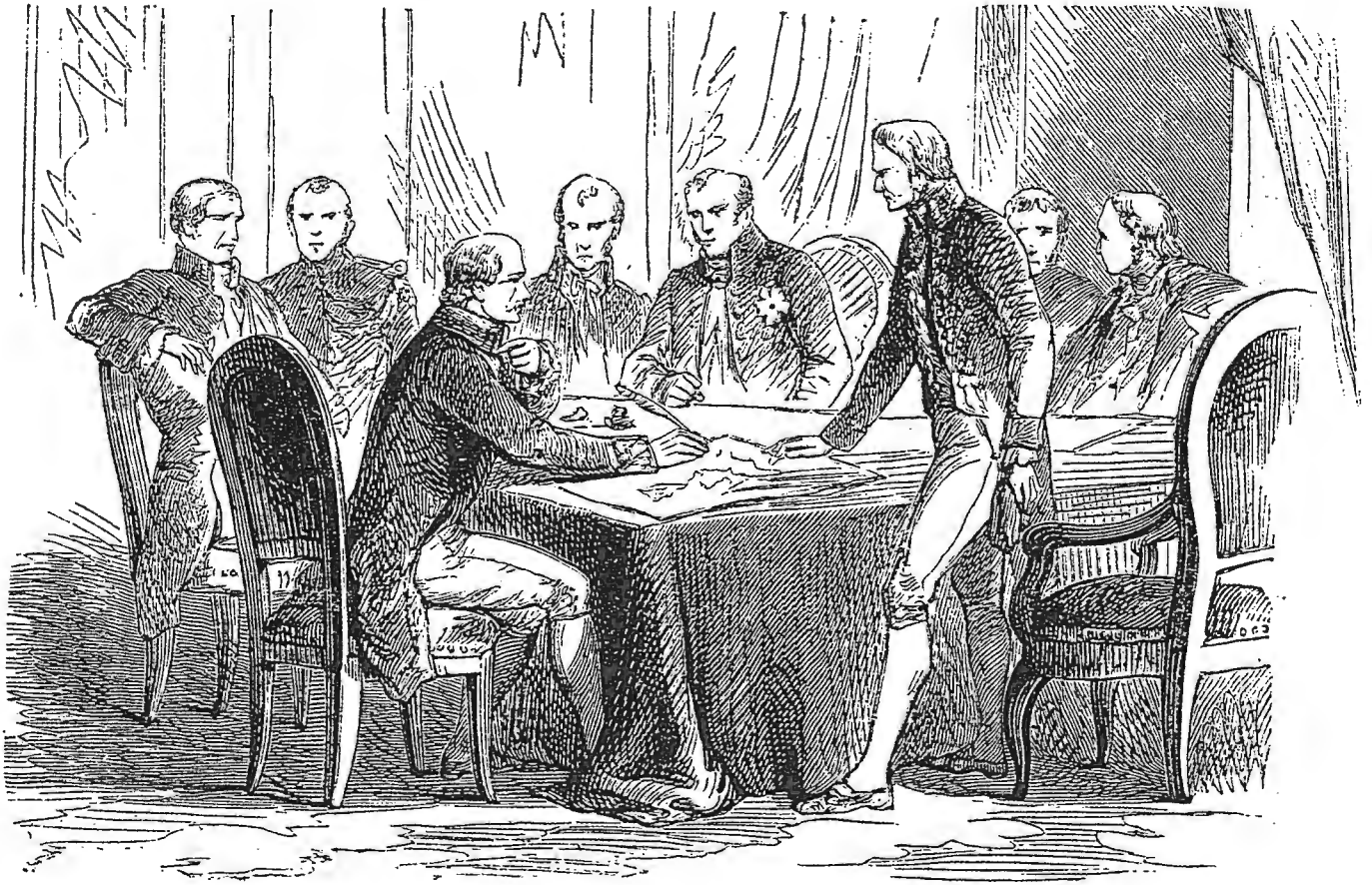
Méfions-nous cependant de certaines affirmations que l'on peut trouver dans la correspondance de la comtesse. En consultant la *Liste des étrangers venus aux eaux minérales de Spa l'an 1821*<sup>32</sup> nous avons trouvé au relevé n° 5 du 15 juin que *L. E. Madame la Comtesse de LIEVEN, ambassadrice de Russie à Londres, avec Monsieur le Comte, son fils étaient descendus à l'Hôtel d'York, rue de la Sauvenière...* Elle était donc moins seule qu'elle ne l'écrivait... C'était vraisemblablement un petit mensonge pour se faire plaindre.

Août la trouva établie à Schlangenbad, plaisante petite ville d'eau près de Wiesbaden ... Elle espérait que Metternich trouverait le moyen de venir à Johannisberg, château qu'il possédait tout près de là sur le Rhin, et où elle l'aurait rejoint pour quelques jours de félicité extra-conjugale. Mais durant tout l'été, la situation très critique dans le Proche Orient retint le Chancelier à son bureau de la Ballhausplatz... Puis elle résida à Francfort et de là gagna Hanovre où elle parvint le 20 octobre, le même jour que Metternich. Son mari ayant été retenu par le tsar, elle eut donc, malgré les affaires et les invitations, une

<sup>30</sup> Constantin de GRUNWALD, *op. cit.*, p. 183 et 186.

<sup>31</sup> LAMARTINE, *L'isolement*.

<sup>32</sup> Spa, N. J. Giloton au Fonds Albin Body à la Bibliothèque Communale de Spa. Nous remercions les préposés qui nous en ont permis la consultation.



*Congrès de Vérone (20 octobre-14 décembre 1822)*



*La Princesse de Lieven, par Lawrence, National Gallery*

grande semaine de bonheur sans mélange<sup>33</sup> avec “son cher Clément”<sup>34</sup>. Les deux amants se retrouvèrent du 20 au 28 octobre, à Hanovre où le roi Georges IV d’Angleterre souffrant d’une attaque de goutte, les avait convoqués ensemble pour régler la question d’Orient, c’est-à-dire empêcher la Russie d’intervenir en Turquie et maintenir les traités de 1815. Le comte de Lieven n’arriva que le 28, jour du départ du roi, et emmena Dorothée à Paris avant de rejoindre son poste à Londres.

La comtesse de Lieven cherchait constamment à fréquenter les ministres britanniques et les diplomates étrangers. S’entretenir avec eux de politique paraissait son intérêt le plus vif. Et voici qu’en 1822 arrive à Londres le nouvel ambassadeur de France. François-René de Chateaubriand, l’illustre écrivain. Lors d’un souper donné alors à Londres, la princesse de Lieven elle-même, malgré ses ricanements, n’avait d’yeux que pour l’Enchanteur [Chateaubriand] déguisé en diplomate<sup>35</sup>. “Les relations de l’ambassadeur de France furent franchement fraîches avec la princesse de Lieven qui avait une grande réputation d’esprit. Elle le dépeint comme un bossu sans bosse, traînant derrière soi un vieux cœur à vendre tombé de son écharpe et que personne ne veut plus acheter. Lui, de son côté, la décrit fatigante et avide; avec un visage aigu et mésaveant. Ces amabilités mutuelles trouvaient peut-être leur source dans une conversation, au cours d’un dîner londonien, entre la princesse et l’ambassadeur. Reprenant, sans se lasser, une de ses antennes favorites, il se plaignait de s’ennuyer au milieu de tant d’honneurs et d’obligations politiques. Elle lui suggéra, de façon sans doute intéressée, de voir plus fréquemment des femmes intelligentes.- “*Ah! Madame, je n’aime pas les femmes intelligentes*”.- “*Vous préférez les femmes stupides?*” - “*De beaucoup*”<sup>36</sup>.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1820, en Espagne, un complot militaire dirigé par Riego avait forcé le roi Ferdinand VII à rétablir la Constitution de 1812. Ferdinand, prisonnier de la Révolution, implora le secours de l’étranger. Les grandes puissances décidèrent qu’un Congrès interallié se tiendrait à Vérone pour régler les affaires d’Espagne. Le tsar, appuyé par le gouvernement de Louis XVIII, proposa que la France fût chargée d’intervenir militairement contre les libéraux espagnols. Malgré les protestations véhémentes de l’Angleterre, le Congrès accepta. La guerre fut une simple promenade militaire<sup>37</sup>. L’armée française vint mettre le siège devant Cadix où les Cortès avaient entraîné Ferdinand. La prise du fort du Trocadéro<sup>38</sup> amena la capitulation, (septembre 1823). Ferdinand VII rétablit le pouvoir absolu et exerça

<sup>33</sup> Constantin de GRUNWALD, *op. cit.*, p. 186.

<sup>34</sup> H. MONTGOMERY HYDE, *op. cit.*, p. 121-124.

<sup>35</sup> Jean d’ORMESSON, *op. cit.*, p. 202.

<sup>36</sup> Jean d’ORMESSON, *Mon dernier rêve sera pour vous - Une biographie sentimentale de Chateaubriand*, Paris, J. C. Lattès, 1982, p. 107-108.

<sup>37</sup> Alfred de Vigny, poète mais aussi officier dans l’armée française, fit partie de l’expédition. C’est en traversant les Pyrénées qu’il entendit “*Le son du cor au fond des bois...*”

<sup>38</sup> D’où, à Paris, le pont du Trocadéro et, à Liège, le théâtre du Trocadéro, dit aujourd’hui: Le Troca...

d'implacables vengeances contre les libéraux. Riego fut pendu et les suspects arrêtés en masse. Le Congrès de Vérone fut le dernier acte de la Sainte-Alliance<sup>39</sup>.

Le Congrès réunit, en Italie, le Chancelier d'Autriche et les Lieven. L'événement important pour Metternich et pour son amie Dorothée fut, le 13 octobre 1822, l'arrivée imprévue du vicomte de Chateaubriand qui s'était donné tant de mal pour se faire envoyer au Congrès. ... Il n'appartient pas d'abord à la coterie privilégiée qui, chaque soir, se réunit chez la comtesse de Lieven.. Est-ce le dépit de ne pas en faire partie qui amena l'ambassadeur de France à Londres à tremper sa plume dans l'encre noire pour décrire la comtesse ? *“Madame de Lieven, au visage aigu et mésevent est une femme commune, fatigante, aride, qui n'a qu'un seul genre de conversation, la politique vulgaire ; du reste elle ne sait rien, et elle cache la disette de ses idées sous l'abondance de ses paroles. Quand elle se trouve avec des gens de mérite, sa stérilité se tait ; elle revêt sa nullité d'un air supérieur d'ennui, comme si elle avait le droit d'être ennuyée”*. Ce qui n'empêchera pas René, peu de temps après, de fréquenter le salon de Madame de Lieven *“chez qui Monsieur de Metternich, pour se délasser du poids des affaires, s'amuse à effiloche de la soie”*<sup>40</sup>. *“Il y a tous les soirs une réunion politique chez cette méchante créature (la comtesse de Lieven); on y chuchote chacun dans un coin, ou bien M. de Metternich raconte tout haut la manière de faire des macaroni. On admire, et on se couche”*<sup>41</sup>.

Madame de Lieven a-t-elle renoué des liens avec Metternich ? Elle semble, en tous cas, avoir beaucoup parlé de politique. Le 9 décembre 1822, de Saint Petersburg, la comtesse de Nesselrode informe son mari que, *“d'après une lettre que la comtesse de Lieven a écrite ici, on ne l'a guère bien traitée à Vérone, et nos chers compatriotes n'ont pas montré beaucoup d'amour-propre en disant du mal d'elle et en faisant bande à part ... Le fond de ceci, c'est la haine qu'ils ont pour les Autrichiens, et le soupçon qu'on a d'une liaison de la Comtesse avec Metternich est la cause du soulèvement qui s'est produit contre elle”*<sup>42</sup>

Le Congrès de Vérone leur avait encore donné un prétexte pour se retrouver mais, à partir de ce moment, le destin les sépare<sup>43</sup>. En 1823, madame de Lieven entreprend un voyage en Italie avec le ferme espoir d'y retrouver son bien-aimé. Elle séjournera des mois entiers à Milan, à Florence et à Rome, mais Metternich ne viendra pas et la laissera même longuement sans nouvelles ... En 1824, Mme de Lieven et Chateaubriand sont à Rome. Lors d'un bal masqué, René a une conversation familière avec la reine Hortense. Cette familiarité presque intime entre l'ambassadeur de Louis XVIII et la belle-fille de

<sup>39</sup> H. X. ARQUILLIERE et CH. JOLIVET, *Histoire contemporaine*, Paris, Editions de l'Ecole, p. 190.

<sup>40</sup> Michel MISSOFFE, op.cit., p. 246, 247-249.

<sup>41</sup> Jean d'ORMESSON, op. cit., p. 211.

<sup>42</sup> Michel MISSOFFE, op.cit., p. 250.

<sup>43</sup> Constantin de GRUNWALD, op. cit., p. 186.



Napoléon fit les délices de Rome. Il n’y eut que la princesse de Lieven qui se trouvait à Rome, elle aussi, afin de mieux continuer à jouer son rôle de fée Carabosse aux côtés de Juliette (Récamier) comme de René, pour suffoquer d’indignation. Elle trouvait la plaisanterie exécrationnelle et entreprit d’ameuter la société romaine contre ce scandale inouï. C’est qu’elle était aussi méchante et rancunière que spirituelle. Et, selon la formule de Mme Récamier: “*La politique ne l’abandonnait jamais, même au bal*”<sup>44</sup>

Même après être rentrée à Londres pour y reprendre, comme elle dit, “*son poste diplomatique*”, elle persistera dans son espoir et épiera toutes les chances d’une rencontre (en mai 1824, en mars et juin 1825). Le 22 novembre 1826, Dorothée lance à ultime appel à son cher Clément: ‘*Il nous serait difficile à vous et à moi de trouver dans le monde entier quelqu’un de notre calibre : nos cœurs concordent, nos esprits aussi et nos lettres sont très agréables ... Je répète : Vous ne trouverez personne de mieux que moi. Si vous trouvez votre semblable, montrez-le moi. Adieu !*’ “ C’était en vain ; la liaison avait atteint sa fin naturelle<sup>45</sup>.

Elle eut d’autres soupirants, dont le ministre français Guizot, et décéda le 27 janvier 1857 à Paris<sup>46</sup>

Les amours de Metternich et de la célèbre ambassadrice ont été de l’ordre d’une courte liaison mondaine, chaîne facile et fleurie où deux êtres de rang et d’éducation égale se rencontrent, s’apprécient mutuellement et trouvent dans des transports passagers une satisfaction pour leurs sens autant que pour leur amour-propre et leurs intérêts réciproques<sup>47</sup>.

Les séjours spadois de Castlereagh, Richelieu, Alexandre I, Metternich, Madame de Lieven ont été de courte durée, ils ont quelque peu marqué l’année 1818 mais ils nous confirment l’importance de la réputation acquise par la ville d’eau dans les Cours européennes du temps.

Alex Doms

<sup>44</sup> Jean d’ORMESSON, *op. cit.*, p. 256.

<sup>45</sup> Constantin de GRUNWALD, *op. cit.*, p. 189-190.

<sup>46</sup> H. MONTGOMERY HYDE, *op. cit.*, p. 250.

<sup>47</sup> Constantin de GRUNWALD, *op. cit.*, p. 182-183.